

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'État du Mariage.

PAR NICOLAS VENETTE, Docteur en médecine;

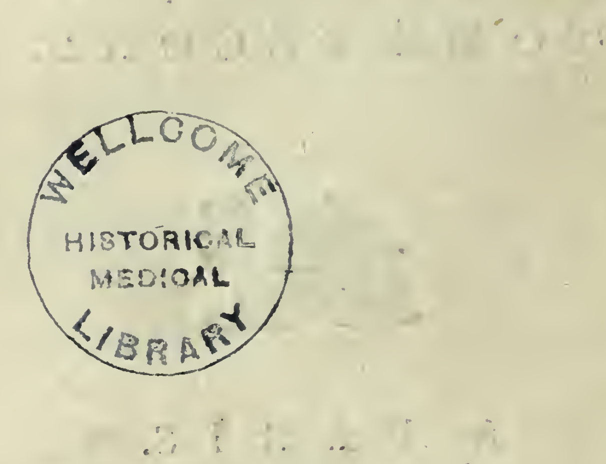
Avec figures.

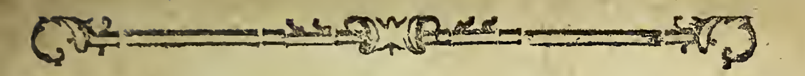
TOME SECOND.



A PARIS.

IIIe. année republicaine.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE

CHAPITRE IV.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, et à une femme pour être fort amoureuse.

Pour expliquer le mélange et la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'univers, et qui ont tous un tempérament différent, les philosophes se sont servis de deux moyens : les uns ont considéré la matiere qui les forme ; ils en ont

observé la figure, la grandeur et la liaison, et se sont imaginé, comme ont fait *Démocrite* et *Descarte*, qu'ils en expliqueroient suffisamment la nature par les atomes qui les composent. Les autres, comme *Hypocrate* et *Aristote*, se sont persuadés que la matiere des mixtes ne pouvoit être sans qualité, et que le le toucher étant le juge des premieres et des secondes qualités, il pourroient aussi par là en faire mieux connoître la nature. *Aristote* appelle les secondes qualités, des effets corporels ou des conditions materielles que je pourrois nommer des qualités de la matiere. Il en a fait de deux sortes: les unes actives, comme la puissance d'endurcir, de ramollir, d'épaissir, etc. et les autres passives, qui sont des effets de cette même faculté, comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité, ect.

De ce corps ainsi composé de matieres et de qualités, pour parler avec ces derniers philosophes, il naît

une autre qualité que l'on peut nommer avec *Galien*, propriété de la substance, avec *Vellesine*, qualité du mélange de la matiere, ou enfin avec d'autres, qualités occultes, qui est à proprement parler, l'essence et le tempérament du mixte. Si bien que l'on peut dire que le tempérament n'est autre chose qu'une qualité qui résulte du mêlange de la matiere et des qualités des éléments, car comme plusieurs voix différentes font une mélodie quand elles sont bien mêlées, tout de même ces matieres et ces qualités, bien que contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne sauroit les discerner, tant il est vrai de dire que le tempérament est une union et un ordre des choses qui sont incessamment opposées entr'elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps, mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avoue que

nous savons qui en est l'auteur, que nous voyons tous les jours ses ouvrages, et que la matiere nous en est sensible; mais qu'il est difficile de concevoir, comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme, il se peut faire une si grande variété de tempéraments.

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par dessus le reste des hommes, sont obligés d'avouer, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfants, et que le tempérament des hommes qu'ils examinent, est si difficile à comprendre, qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre sortes de tempéraments, où une seule qualité prend le dessus, et ils en comptent aussi quatre autres, qu'ils appellent composés, où deux qualités sont manifestes. Les premiers tempéraments sont rares, et il ne se

trouve presque jamais de qualité qui soit accomprgnée d'une autre qui ne lui est pas ennemie. Quelques-uns ajoutent un neuvieme tempérament, qu'ils appellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualités qui se surpassent l'une l'autre ; mais parce que l'on n'en rencontre point dans les hommes, et que les matieres et les qualités des élémens ne sont pas mêlées ensemble si justement, qu'il n'y en paroisse quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celui-ci, qui n'a été inventé dans les écoles que pour servir de regle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens des hommes, les Médecins ont attribué les matieres et les qualités des élémens à chaque humeur des corps. Ils ont dit que la bile étoit chaude et seche comme le feu, que la mélancolie étoit froide et seche comme la terre, que la pituite étoit froide et humide comme l'eau, et qu'enfin le sang étoit chaud et humide comme l'air.

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

APRÈS avoir expliqué en général les tempéramens des hommes, il faut présentement descendre dans le particulier, et examiner quel tempérament doivent avoir les deux sexes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de 25 ans, on le prendroit pour un satyre qui cherche incessamment par-tout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui sont agréables dans l'obscurité : il n'en refuse aucune, quelque laide qu'elle soit ; il est toujours en état de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir ses emportemens amoureux, et son tempérament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jusques là mê-

me qu'il est si amoureux et lascif, que si le Magistrat veut lui accorder la permission d'épouser la statue de la fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique, qui caressa la statue de *Vénus Gnidienne* faite par *Praxitele*.

Il est vrai que tout favorise son tempérament et ses voluptés déréglées. Rien ne lui manque dans la vie ; s'il y a au monde des alimens succulens et des breuvages délicieux, ils sont pour lui. Parce qu'il est incessamment dans la bonne chere, son ventre est toujours plein : et ses parties amoureuses, qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toujours enflées de leur côté, selon la remarque de *saint Jérôme*; si bien que les bons alimens et l'excellent vin contribuent beaucoup à la lasciveté. C'est sans doute de là qu'est venu ce beau proverbe latin qui n'a point de grace si on le traduit en notre langue : *sine Cerere et Baccho friget*

Venus. En effet, tous est glacé dans l'amour, sans ce qui est marqué par le pepin du raisin, par le grain de froment, qui sont des figures bien faites des parties naturelles de l'homme et de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour déshonnête, et la fable n'a marié *Mars* avec *Vênus*, et n'a fait *Priape*, fils de *Bacchus* et de *Vênus*, c'est-à-dire qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* et *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un royaume, parce que les soldats ne sont pas toujours occupés à la guerre.

La région et le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes: nous voyons plus de chastes à *Stockolm*, qu'à *Séville*, ou à *Naples*, ville où souvent il naît des monstres qui sont les effets d'un amour abominable. L'histoire, que nous fait *Saint Augustin* est une preuve

preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un marchand de lui donner une livre d'or; cet homme au désespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mari hors de peine, lui demanda permission de se prostituer à un riche marchand qui la prioit d'amour, il y avoit quelques jours. Elle espéroit par ce moyen assouvir l'avidité du Gouverneur et tirer son mari de l'embarras où il se trouvoit, en recevant de cet homme une pareille somme d'or. Le mari y consent, la femme se prostitue, et le marchand au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme fort surprise de cette infidélité, porta ses plaintes au Gouverneur, qui fit payer au marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui sera ému par toutes les causes de lasciveté dont

je viens de parler, et qui d'ailleurs est d'un tempérament chaud et sec ; laissera le plus souvent agir sa passion indiscrette sans vouloir la modérer : car il a le cœur si échauffé qu'il pousse sans cesse un sang extrêmement chaud, subtil et plein d'esprits dans toutes les parties du corps qu'il enflamme, et son pouls agité en est un signe et un effet tout ensemble. Il paroît plus ferme et plus fréquent quand on le touche. C'est par là qu'un *Hypocrate* connut l'amour déréglé de *Perdicas* pour *Philé* maîtresse de son pere.

Son foie, qui est la partie où l'amour a établi son siege, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu et de souffre, et le corps, à qui il communique incessamment ses humeurs est tout jaune par la bile qu'il engendre, Cette chaleur excessive épaissit son sang, et le rend épais et mélancolique, si bien que par cette qualité il conserve plus long-tems la chaleur qui lui a été

communiquée, et comme le lievre est le plus mélancolique de tous les animaux, il est aussi le plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur et de son foie; il est presque tout desséché par le feu excessif de l'amour, il n'a pas plus de cerveau que cet *impudique Triacleur* dont on n'a fait depuis peu la dissection.

Ses reins,. où l'Ecriture met le siege de la concupiscence, sont si chauds, qu'ils enflamment les parties voisines; la chaleur dilate les vaisseaux spermatiques, et y fait aussi couler aussi la semence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la sorte n'auroit point de honte de se faire servir à table par des filles nues, ainsi que faisoit l'Empereur *Tibere*, ni de se faire trainer en public par d'autres filles nues, comme faisoit l'infâme *Heliogabale.*

Si nous considérons maintenant

cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche, son embonpoint ne l'embarasse guere, il suffit qu'il soit charnu et nerveux pour être agile et lascif tout ensemble. Sa taille est médiocre, sa poitrine large, sa voix forte et grosse. La couleur de son visage est brune et basanée, mêlée d'un peu de rouge; si on le découvre, sa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche: ses yeux sont brillans et bien ouverts, son nez est grand et aquilin, ses bras sont garnis de veines qui renferment un sang subtil et pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main sur du feu. Sa peau est si rude et si seche, que le poil qui la couvre presque partout ne fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux sont durs, noirs et frisés. Il n'a garde de les faire couper, sur ce qu'il a oui-dire des *Auvergnats*, que pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leur brebis, ni les crins de leurs chevaux, parce

qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il se fait par là une dissipation d'esprits qui s'oppose à la lasciveté et à la génération. Sa barbe, qui est un signe de l'admirable puissance de faire des enfants, marque la force et la vigueur de sa complexion; elle est épaisse, noire et dure. Ses parties naturelles sont comme ensevelies dans le poil, et si la nature s'est hâtée à y en faire naître dès l'âge de 13 ou de 14 ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une lasciveté désordonnée, qui se manifeste dans le tems.

Il est certain, selon que les Naturalistes le remarquent, que les oiseaux qui ont le plus de plumes, aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Aussi les hommes qui ont le plus de poils sont les plus amoureux, leur humidité étant vaincue par l'excès d'une chaleur qui n'est pourtant pas capable de les rendre malades.

C'est cette même chaleur qui desseche le cerveau et le crâne des hommes lascifs, et qui les fait promptement devenir chauves; car comme il manque à la tête des vapeurs terrestres dont les cheveux sont produits, et que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure et seche, comme l'ont ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec, on ne doit pas s'étonner s'ils déviennent chauves, et si cette chauveté s'augmente tous les jours par l'usage des femmes. C'est ce qui attira sur *Jules-Cesar* cette raillerie piquante que l'on publia à Rome, lors qu'on l'y menoit en triomphe : *Romani servate uxores, mœchum calvum adducimus.* Ajoutez à cela que cet Empereur fut si amoureux et si lascif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes qu'il dépucela : *Cléopatre* dont il eut *Césarion*, qu'il aima éperdument : *Eunoé*, Reine de mauritanie, qu'il caressa, *Posthumia*, femme de *Ser-*

vius Sulpitius; *Lollia*, femme de *Gabinius*; *Tertulla*, femme de *Grassus*; *Murcia*, femme de *Pompée*; et *Servila*, sœur de *Caton* et mere de *Marcus Brutus*. De plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'acquittera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme, parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération et les rend plus fortes et plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un tempérament si chaud et si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toujours une pente à l'amour des femmes; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goute d'eau, et l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée qui

lui échauffe incessamment l'imagination, est la cause de tous les désordres de sa vie; c'est un appétit qui s'arme avec violence contre sa raison; et qui détruit à toute heure ce beau présent que Dieu lui a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle qui ne s'empare ordinairement que des ames folles. qui se laissent éblouir par la beauté de quelques femmes. Les Rois et le vin sont bien puissans; mais, à dire le vrai, la femme l'est encore plus, et il faudroit que Dieu fît un miracle, si on vouloit que cet homme-là corrigeat son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop mollement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *saint Augustin* dans ses confessions, ces plaisirs deviennent coutume, et cette coutume nécessité.

Son ame qui est aussi éprise d'amour que son corps est échauffé, rend sa passion sans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturel-

les en sont émues; et il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant d'impression sur lui, que le fouet en faisoit sur cet autre dont on nous raconte qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme que lorsqu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais quand ce feu sera un peu appaisé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme lui donnera en ce tems-là de l'esprit et de l'agrément, mais il nétouffera pas entierement la flamme qu'il a nourrie dans son sein; au contraire, elle sera plus violente qu'autrefois. Ce sera alors un feu allumé dans du fer, qui conservera plus long-temps sa chaleur; et cette bile qui étoit autrefois la source de tous ses emportemens amoureux, se changera peu à peu en une humeur épaisse et mélancolique, qui seroit encore la cause de ses voluptés

déréglées, si ses parties étoient alors en état de lui obéir.

Il est donc véritable par tous les signes que nous venons de rapporter, que ces hommes qui sont d'un tempérament chaud et sec, bilieux ou mélancolique, sont les plus lascifs. Ils ne manquent ni d'appétit naturel, ni de mouvemens de concupiscènce : ils ont en abondance de la matiere et des esprits vaporeux, qui disposent incessamment leurs parties naturelles à se joindre amoureusement à une femme. Et si ceux qui sont d'un tempérament chaud et humide, que nous appelons sanguins, aiment plus éperdument que les autres, cependant leur semence n'est pas accompagnée d'une qualité si âpre qui les chatouille à toute heure, et qui les rend ainsi plus amoureux. *Périclès* étoit du nombre de ces dernieres personnes, puisqu'il épousa une courtisane, après s'être enquis de sa vie passée.

Il y a des Suisses et des Allemands qui en font de même aujourd'hui, et la plupart s'en trouve bien.

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.

L'Amour embrasse tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oisiveté, les louanges, les habits, somptueux, les festins et les discours d'amourettes, qu'enfin elle succombe à ses appas, et quel ne peut se défendre de ses atteintes. Elle y a même d'ailleurs une pente et une inclination naturelle; car si on la considere par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant et badin, son embonpoint modéré. Elle est brune, et ses yeux étincelants sont des marques d'une flamme cachée. Sa bouche est belle

et bien faite, mais un peu grande et seche, son nez un peu camus et retroussé, sa gorge est grosse et dure, sa voix forte, et ses flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs et un peu rudes, et dès l'âge de 11 ou de 12 ans, elle s'apperçut que le poil sortoit de ses parties naturelles, et qu'il y excitoit déja des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses regles et lui fit faire des démarches déshonnêtes pour son sexe : si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continue encore présentement son commerce indiscret.

Plus le sens et les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille n'étoit qu'émue dans ses embrassemens amoureux ; à cette heure que les conduits sont fort ouverts, et qu'ils portent abondamment du sang et des esprits à ses

parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la modérer....... Les avis de ses parens sont vains, les regles de la pudeur et de l'honnêteté sont inutiles, et les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lien pour la vertu, ni pour la tempérance, quand la passion domine, et que notre tempérament nous force à aimer : témoin *Bonne* de Savoie, femme de *Galéas Sforce*, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiseroit plutôt la mer, et l'on prendroit plutôt les astres avec les mains que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé et sa jeunesse, sont de grands obstacles à sa pudicité, et tout cela lui a servi de bon maître pour lui apprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion et qu'elle fait quelque chose contre la

bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grâce. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encore, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie, et qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un appétit secret pour se lier amoureusement à un homme, et il semble que la côte dont sa premiere mere lui a laissé une petite partie, veuille incessamment, par un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, et qu'elle veuille imiter *Eve* après sa création, qui ne mangea et qui ne but qu'après avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte, et son imagination est si échauffée par les objets, que si elle manque quelquefois d'occasion pour se satisfaire, elle tombe au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec

peine. C'est alors que ses discours sont impudiques et ses actions lascives, et qu'elle cherche avec les yeux, quand la maladie lui en permet l'usage, quelque personne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuse vient souvent à telle point qu'elle la force à solliciter un homme de l'embrasser tendrement, et à se prostituer même au premier venu. Mais si par hazard elle devient grosse, tout se calme chez elle, et ses parties amoureuses sont alors comme assouvies, ainsi qu'il arriva à cette femme quoique vertueuse, dont *Matthieu de Gradis* nous rapporte l'histoire.

Au reste, toutes les femmes amoureuses ne sont pas semblables, l'on en voit d'agiles, d'inconstantes, de babillardes, de hardies ou d'inquietes. D'autres paroissent mornes, solitaires, timides ou languissantes. Il s'en est trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent

avec tant de soin. *Suétone* nous apprend que *Tibere* ſit peindre au-tour de sa salle toutes les postures lascives qu'il avoit tirées du livre de la courtisane *Eliphaétis*. On en a vu d'autres qui craignant les suites fâcheuses de l'amour, se divertissoient avec des ſilles, comme si elles eussent été des hommes; c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa*. On sait encore que *Mégille* méritoit le même reproche, et que *Sapho Lesbienne* avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *saint Jérôme*, et après lui *saint Thomas*, une ſille desire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse et qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autres qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire, et

nous savons qu'une femme qui sait ce que c'est que l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses attraits. J'en appelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui, après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, et qui pour cacher ses désordres amoureux, fit bâtir quantité de mausolés pour enterrer tout vivants ceux avec qui elle avoit pris des plaisirs illicites, afin que son impudicité fut cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme stérile est plus amoureuse qu'une femme féconde : et l'on ne marque point de raison là-desus : car si on considere l'envie déréglée qu'a la premiere de se perpétuer par la génération, et la cause la plus ordinaire de sa stérilité qui est l'ardeur de ses entrailles, on avouera qu'elle doit être plus lascive que l'autre : témoin les femmes du Malabar, qui ne sont pas les plus fécondes du monde, à cause

de la chaleur du pays, et qui à cause de cela ont la permission de prendre autant de maris qu'il leur plaît, parce que ces enfants, selon leur loi, ne sont nobles que de leur côté. C'est assurément une piperie pour le libertinage où les Orientaux sont plongés.

Mais une femme qui devient grosse, et qui devroit avoir assouvi sa passion, ne laisse pas encore d'aimer éperdument. J'en prends à témoin *Popilia*, qui étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par rapport aux autres animaux, répondit fort spirituellement; qu'elle ne s'étonnoit pas de ce que les femmes des bêtes fuyoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en effet elles étoient des bêtes.

Peut-être ne manquerions-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses, et si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire

que si Dieu leur a donné ces desirs ardents, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris; et pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglé, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meutres, de trahisons, ni d'empoisonnemens, qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses deux enfants avec de l'aconit pour faire un adultere; et *Tarpeia* trahit sa patrie en donnant des moyens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi. *Jeanne de Naples*, cette infame Princesse, fit étrangler *André* son premier mari, aux grilles de sa fenêtre, parce que ce jeune prince infortuné n'assouvissoit pas sa passion indiscrette. Mais quelle

apparence qu'un homme seul pût éteindre la flamme d'une femme lascive, si cinquante ne le purent faire autrefois à l'égard de *Messaline* ? La matrice d'une femme est du nombre des choses insatiables dont parle l'Ecriture; et je ne sais s'il y a quelque chose au monde à quoi on puisse comparer son avidité: car ni l'enfer, ni le feu, ni la terre, ne sont pas si dévorans que le sont les parties naturelles d'une femme lascive.

A-t-on vu plus de passions criminelles, plus d'éffronterie que dans *Vestilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle protestoit de vivre désormais en femme publique.

La passion de se joindre étroitement à un homme, est extrême dans l'esprit d'une femme : c'est un appétit sans jugement et sans mesure, car il s'en est vu qui sont devenues fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Cloché* fut la dupe de *Lu-*

percus par sa prodigalité : et *Sempronia* qui étoit si savante, aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée, et n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avoue que l'amour fait des indiscrettes; mais celles qui passent pour les plus chastes n'ont souvent pas moins de flammes que les autres, pour être beaucoup plus retenues. Celle-là est chaste, que l'on n'a peut-être jamais prié d'amour, et si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses, on trouveroit peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres, et qu'il y en auroit peu de pudiques et d'honnêtes. La Matrône d'Ephese, dont *Pétrone* fait raconter si agréablement à *Séneque* l'histoire, laquelle étoit en chasteté l'admiration des provinces voisines, se laissa mollement persuader par un soldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de vertu parmi les anciens, fut si abandonnée à ses plaisirs illicites pendant l'absence *d'Ulysse* son mari, qu'elle fit un enfant qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire; et *Lucrece*, qui passoit parmi les Romains pour la vertu même, n'est pas exempte de ce crime pour s'être mise le poignard dans le sein. Si ce n'est pas une impudicité d'être violée, ce ne doit pas être aussi une justice de se tuer, lorsque l'on n'est pas coupable, et si elle s'est punie de la sorte, elle s'est persuadée que le crime qu'elle avoit commis, étoit si énorme, qu'il méritoit la mort de sa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes sont naturellement portées à l'amour, et que leur tempérament est l'une des causes de cette passion; mais aussi que l'éducation et la liberté qu'on leur donne aujourd'hui, ne contribuent pas peu à leurs désordres : et quoi que l'on dise ! je ne

trouve point injuste ce que l'on ordonnoit et ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faisoit monter le mari sur un âne, duquel il tenoit la queue à la main : la femme menoit l'âne, et un héraut crioit par les rues : *l'on en fera de même à celui qui le fera.* Une presque semblable coutume étoit établie en Catalogne. Le mari payoit l'amende quand la femme étoit convaincue d'adultere, comme si par là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'Homme ou de la Femme.

On confond ordinairement l'amour avec le plaisir, et la chaleur avec la lasciveté, mais à dire le vrai, le plai-

sir n'est qu'un effet de l'amour, et la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner ici lequel des deux sexes est le plus amoureux et le plus lascif, nous réservant de traiter ailleurs cette question, qui prend le plus de plaisir de l'homme ou de la femme lorsqu'ils se caressent amoureusement.

Ceux qui veulent que les hommes soient plus lascifs que les femmes, disent que l'homme a plus de chaleur; qu'il a le pouls plus ferme, la respiration plus forte, les entrailles et la peau plus chaudes et plus seches; qu'il a plus de poil; qu'il vit plus long-temps; qu'il est plus agissant; enfin qu'il attaque les femmes avec plus de vigueur.

Il est vrai que l'homme est beaucoup plus chaud que la femme, et qu'il a les autres qualités qu'on lui attribue; mais pour cela il n'est pas plus lascif. L'amour ne trouble le le plus souvent que les foibles esprits,

mais

mais l'homme ayant l'esprit plus fort que la femme, il n'est pas sujet à des transports, ni à des emportements si extraordinaires ; il semble que sa passion soit en quelque façon réglée par le jugement : au lieu que celle de la femme est sans ordre et sans mesures, car s'il est question de parler de l'amour et d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfants aux prix des femmes, qui en savent plus que nous, et qui nous feroient long-temps leçon sur ces sortes de matieres.

D'ailleurs, les femmes ont l'imagination plus vive que nous, et parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des affaires, elles ont plus de loisir à se représenter les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir et d'empêcher par-là le vide que la nature abhorre tant ; est en vérité insatiable ; au lieu que notre passion est modérée, et quelle ne

nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est émue par deux sortes d'objets : l'un est de s'humecter en se remplissant, et l'autre de se défaire en même temps de la matiere qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous ; leur embonpoint, leur beauté et leurs regles en sont des marques évidentes. C'est leur tempérament qui leur fournit plus de semence qu'à nous, et qui les expose souvent aux vapeurs et à la fureur, car si leur semence se corrompt, ses maladies en sont cause, ainsi qu'il arriva, il n'y a pas longtemps aux *Vierges de Loudun*, selon la pensée de *Senert*, et de *Duncan*.

Les hommes ne sont pas sujets aux désordres que causent les vapeurs d'une semence corrompue, quoi qu'en veuillent dire quelques-uns ; ils ont peu de semence en comparaison des femmes ; et ils ne sont

jamais incommodés de sa rétention; la nature a trouvé des moyens pour les en décharger en dormant, lorsque souvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'est pas une preuve de lasciveté que de demeurer fort peu de temps dans des caresses amoureuses, mais c'est plutôt parce que la matiere n'est pas fort éloignée du lieu d'où elle sort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Messaline*, et il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner, comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérions.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçu ne se nourrit d'abord que de cette matiere, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observons encore parmi les animaux, que les plus lascifs sont les

plus petits, et ceux qui vivent le moins; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite, et vit beaucoup moins que lui.

La matrice et les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flamme. Aussi remarquons-nous que les animaux qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes avec des flancs ouverts et les hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses et des cuisses charnues, au lieu que les hommes ont les parties d'en haut plus larges et plus grosses que celles d'en bas, la chaleur ayant dilaté les unes et fortifié les autres.

Après tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop

d'exemples dans les écrits des païens, et même dans l'écriture-sainte, qu'il n'est pas besoin de rapporter ici. *Nectimene* et *Valeria* recherche-rent toutes deux les caresses de leur propre pere. *Agrippine* se prostitua à son fils. *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'empereur *Caracalla*, son gendre, qui l'épousa ensuite. *Sémiramis* s'abandonna à une infi-nité d'hommes. Une fille de Toscane, du tems du Pape *Pie V*, se fit couvrir d'un chien, et la plupart des filles *Egyptiennes*, s'accouplent encore au-jourd'hui avec des boucs ; et je doute fort que le satyre que l'on amena à *Sylla*, lorsqu'il passoit par la *Macé-doine*, ne fût plutôt une marque de la lasciveté d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faustine*, ni des deux *Jeanne de Naples*. L'on sait qu'elles ont été impudiques et lascives dès leur bas-âge, et qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec

les hommes. Et jamais les Conciles d'*Elibéri* et de *Neocesarée* n'eussent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commande aux gens d'église mariés de répudier leurs femmes quand elles sont dans le déréglement, autrement il les prive de la communion à l'article de la mort.

Le second de donner les ordres à celui dont la femme est adultere, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice*, qui, au rapport de *Josephe*, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En effet une personne amoureuse l'est en toutes sortes d'états; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin on peut ajouter à tout cela l'autorité des théologiens et des jurisconsultes. Les premiers avouent ingénuement que la passion de l'a-

mour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes, parce, ajoutent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; et les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultere, et ne souffrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable désordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre, et la jetter dans un couvent.

Il faut donc conclure après tout cela que les femmes sont beaucoup plus lascives et plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte, et l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très-peu qui n'y succombassent; ou pour nous arrêter, ou pour nous engager, elle feroient pour nous ce que nous avons accoutumé de de faire pour elles. Pour moi, j'admire tous les jours la force de ces filles belles et jeunes, qui résistent courageusement : leurs combats m'étonnent, mais leurs victoires me ravis-

sent. Par-tout l'amour leur tend des pieges et leur livre des combats, partout elles se défendent fortement, et sont beaucoup plus heureuses en amour, qu'*Alexandre* et que *César* en victoires. Elles font souvent des conquêtes avant que d'avoir combattu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle, tant il est vrai de dire en paraphrasant les deux vers d'*Alciat*:

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucele,
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidelle.
D'un ennemi qui plaît l'abord est dangereux
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toujours en défense :
Argus en avoit cent, et il découvroit tout ;
Cependant de sa vigilance
Cupidon sut venir à bout.

CHAPITRE V.

En quelle saison on se caresse avec plus de chaleur et d'empressement.

Les opinions sont si différentes sur cette matiere dans les livres des Auteurs, et par le rapport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me semble impossible de résoudre d'abord cette question, sanns distinguer auparavant les climats et les saisons, sans prendre garde à l'un et à l'autre sexe, et sans faire réflexion sur l'âge, sur le tempérament et sur la coutume des hommes.

La chaleur est si différente, selon la variété des climats, que les effets qu'elle produit daus les corps ne sont pas semblables. Les *Espagnols* du royaume de *Grenade* ont des mœurs très-éloignées des moers des *Hollandois*, par la distance des lieux qu'ils

habitent, et par la différence de la chaleur qui les échauffe. Et l'on ne peut douter que la passion de l'amour ne soit plus violente dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile et de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, elle échauffe les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur, c'est-à-dire la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire; elle produit de la pituite qui cause ensuite des effets tout opposés.

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop mous et trop scrupuleux pour cela, et les vieillards trop foibles et trop timides; il en faut d'un âge médiocre, depuis 25 jusqu'à 45 ans, pour s'acquitter parfaitement de leur devoir; parmi

tous ces âges, il faut encore choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec, et dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, et avec tout cela qui soient fermes, hardis et amoureux.

Les médecins disent que la coutume est une seconde nature. En effet, ceux qui ont accoutumé de jouir souvent des voluptés du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, et les parties plus grosses et plus larges que ceux qui, dans les déserts et dans la solitude, ne voient des femmes qu'en songe. J'en prends à témoin l'empereur *Neron*, sous le nom d'*Eucolpe*, et le chevalier *Claude Senecton*, sous le nom d'*Acylte*, à qui l'amour réitéré avoit fait de si grosses parties qu'on les distinguoit par là des autres hommes, si nous en croyons l'histoire de *Petrone*.

La rétention des regles et de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes après avoir souvent joui des plaisirs de l'amour, qu'elle leur

en cause auparavant. Les esprits et le sang, à force de passer dans les parties secretes de l'un et de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate; au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables hermites, et de ces bienheureuses vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits pour les vivifier, et des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est différent de celui de la femme: que l'homme, à parler en général, est chaud et sec, qu'il est plein de bile et de mélancolie, et qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré et endurci. On sait aussi que la femme est froide et humide, c'est-à-dire, moins chaude que lui, que le sang et la pituite sont les deux principales humeurs qui dominent dans son corps, et qui le rendent poli, mollet et délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les médecins comme par les astrologues. Elles n'ont pas un temps limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur et la froidure qui leur imposent des bornes. Le mois de septembre sera l'automne, quand il fera un tems inconstant et tempéré; l'été quand la chaleur se fera ressentir avec excès: l'hiver ne sera quelquefois que d'un mois, la rigueur du froid n'étant excessive que pendant ce tems-là, et le printemps en durera quatre; la douce température de l'air se faisant connoître pendant un long espace de temps. Ce sont donc ces deux qualités premieres qui reglent principalement les saisons, et non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent, de l'air, sans pouvoir nous y opposer, les différentes qualités qu'il communique. S'il est froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impression sur nous,

que nous en devenons sains ou malades, selon les divers états où l'on se trouve quand on le respire, et que l'on en change.

Cela étant ainsi, il me semble que l'on peut maintenant répondre à la question proposée, et concilier en même-tems tous ceux qui ont eu sur cette matiere des sentimens différens. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les passages, ni à en faire la critique. Ce seroit une chose trop embarrassante, et pour les autres et pour moi-même. Je me contenterai seulement de dire ce que je pense sur les différentes émotions amoureuses que nous avons dans chaque saison de l'année; et j'examinerai avec quelle ardeur un homme et une femme se caressent dans un tems plus que dans un autre.

La chaleur excessive de l'été nous épuise et nous affoiblit tellement que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une affaire où il y a beaucoup à travailler : témoins

en sont les habitants du midi, qui naturellement sont si lâches et si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessament dans l'oisiveté, que de ménager une affaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur des mois de Juillet et d'Août, joint à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits et affoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile et d'excrémens âpres, qui ensuite nous rendent foibles et languissans. Si nous voulons alors nous joindre amoureusement à une femme, nos forces nous manquent aussi-tôt, et bien qu'au commencement la passion nous en fournisse assez pour faire quelqu'effort, nous ressentons néanmoins bientôt après des foiblesses et des épuisemens extraordinaires, qui nous empêchent d'être vaillans. Et si nous voulons nous affoiblir tout-à-fait, et nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à caresser souvent une femme.

Au contraire, les femmes sont beaucoup plus amoureuses pendant l'été. Leur tempérament froid et humide est corrigé par les ardeurs du soleil. Leurs conduits sont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, et leur imagination plus émue. C'est en ce tems-là que quelques-unes sollicitent plutôt les hommes, qu'elles n'en sont sollicités, et qu'une nudité négligée de leur part nous fait aisément connoître qu'elle meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le sein.

En vérité, ces passions amoureuses sont mal partagées ! Pendant que les femmes sont ardentes, nous sommes languissans. Leur passion ne commence pas plutôt à paroître, que la nôtre se dissipe, comme si la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour est tout-à-fait contraire à la santé des hommes.

L'automne qui dure ordinairement peu, est plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air

en soit chaud et sec, il est portant tempéré pour la fraîcheur des nuits et par l'inconstance de la saison. Les hommes ne sont pas échauffés en ce tems-là, et leur chaleur naturelle est un peu plus forte. La dissipation ne s'en fait pas si-tôt, leurs pores n'étant pas alors si ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de tems que nous sommes sortis des ardentes chaleurs de l'été, et que nous sommes tout affoiblis par des indispositions fâcheuses, qui arrivent souvent dans l'automne; il faut avouer que nous ne sommes encore gueres en état de faire de grands efforts dans les caresses des femmes,

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a concontractée dans le cœur par la violence de l'amour, et celle qne l'air chaud de l'été précédent lui a communiqué, ne s'éteignent pas si-tôt. Son tempérament n'est pas refroidi; et le mouvement de ses humeurs n'est pas appaisé. C'est une mer agitée

dont le calme ne peut paroître que long-tems après la tempête.

L'hiver est incommode par ses glaces, ses neiges et ses pluies froides, nous en sommes vivement touchés, et nos parties amoureuses qui sont exposées au-dehors, en ressentent souvent de si fâcheuses atteintes, que si dans le septentrion on n'avoit soin de les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de les faire couper et de perdre ensuite la vie. Parce qu'elles sont d'un tempérament froid et sec, et qu'elles ne sont échauffées que par les esprits qui y sont portés en abondance, je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en hiver que nous faisons beaucoup de pituite et de crudités, et bien que nous ayons plus de chaleur naturelle qu'en été, nous ne laissons pas dans cette saison d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croient que l'hi-

ver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur et de passion. Car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, et notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'hiver pour une saison tempérée et exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les pays du midi, je serois sans doute de leur sentiment; mais s'ils vouloient qu'un Suédois, qui est près de cinq mois dans les glaces et dans les frimats de son pays, eût dans l'hiver des empressemens amoureux, je ne saurois souscrire à cette pensée. Cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, est si pénétré de froid, que *Vénus*, que les Poëtes ont cru être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne sauroit l'exciter, ni lui faire naître dans le cœur aucune ardeur amoureuse.

Les femmes sont encore plus languissantes en hiver que nous ne le

sommes : leur tempérament froid le devient encore plus, et l'amour ne s'est jamais si bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion que dans celles du Midi. Toute la nature est en ce tems-là en repos : pas une plante ne se dispose à la production, et les arbres ne nous donnent presque aucune marque de vie.

Il n'y a que le printemps qui nous inspire du courage et de la vigueur pour l'amour : mais c'est ce beau printemps qui n'est plus accompagné de gelée ni de frimats ; c'est cette aimable saison où toute la nature par son verd et par ses fleurs ne respire que productions. Alors le sang bouillonne dans les veines de l'un et de l'autre sexe, et sur le gazon nous contons souvent notre martyre à une belle, pendant que le *rossignol* conte le sien à *l'écho des forêts.*

Nous ne manquons alors ni de disposition, ni de matiere pour satisfaire notre passion autant de fois

qu'elle nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soutenir dans l'exercice amoureux, et l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux et aux insectes qui dans les mois de mai ne se caressent avec plaisir. L'amour qui se fait ressentir en ce tems-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement que les enfans engendrés au mois de mai sont le plus souvent ou fous ou hébétés : on y va alors avec trop d'ardeur ; et les efforts trop souvent réitérés sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfans qui sont produits en ce tems-là. C'est pour cela sans doute que les romains défendoient avec tant de sévérité de faire des noces au mois de mai, et que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les temples pendant que l'on célébroit les fêtes Lémuriennes, parce qu'ils croyoient

que les noces étoient alors malheureuses, et que les enfans qui étoient conçus dans cette saison étoient trop vifs, trop pétulans et trop étourdis Cependant c'est la saison dans laquelle les hommes les plus sages et les plus spirituels ont été engendrés, pourvu toutefois que leurs peres n'aient pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaisirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le printems est la saison où les hommes et les femmes sont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureusement les uns aux autres, et nous y sommes principalement conviés par les exemples qu'il nous nous en fournit de toutes parts.



ARTICLE I.

A quelle heure du jour on doit baiser amoureusement sa femme.

LA bonne digestion de l'estomac ne contribue pas peu à notre santé : si elle est bien faite, notre chyle est bon, notre sang est pur ; nos esprits sont agités et pénétrans ; notre semence est épaisse et féconde ; toutes nos parties solides sont robustes : en un mot, nous jouissons d'une santé parfaite. Mais si quelque chose trouble l'action de notre estomac, nous sommes pleins de crudités ; notre sang n'est que pituite ; nos esprits qu'une eau languissante, et notre semence que du phlegme. Nous ressentons au dedans de nous des indigestions et des foiblesses qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les causes qui ruinent notre estomac, qui en affoiblissent la digestion, il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuise de telle sorte par la dissipation de notre chaleur naturelle, par la perte de nos esprits, qu'après cela nous en ressentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous composent.

L'estomac, qui est la partie qui contribue le plus à la santé quand il fait bien sa fonction, est donc le premier attaqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau et les nerfs n'en souffrent pas moins, et leur souffrance a été quelquefois jusques-là dans quelques hommes qu'ils en ont perdu l'esprit, et *Poppée* dans *Pétrone*, craignoit fort que *Néron* n'en devînt paralytique.

Toutes les parties spermatiques étant naturellement froides, sont affoiblies par l'excès de l'amour; l'estomac, qui en est une des plus considérables, n'est pas des dernieres à

s'en ressentir, et l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes nos incommodités, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Vénus* est donc une des causes étrangeres qui est la plus contraire à notre vie quand nous nous y adonnons avec excès, ou à contre-tems, et que d'ailleurs, selon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre santé, lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ni les divertissemens du jour ou de la nuit, ni les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommodités. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jetions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit notre santé, et qui nous fait des foiblesses d'estomac et de nerfs, ni des maux de tête pesante. Tous les dé-

sordres qui nous viennent des femmes, ne naissent que de l'excès de notre passion, et de l'occasion que nous ménageons souvent fort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion étoit modérée, et que nos emportemens amoureux fussent mieux réglés; si, avec cela, nous les baisions quand nous ne sommes ni trop vuides, ni trop pleins, je suis assuré que *Vénus*, bien loin de nuire entretiendroît la santé d'un jeune homme; car ce qui est selon les loix de la nature, ne peut nous causer de mal si nous n'en abusons.

Quelques médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour sont plus funestes que ceux de la nuit: et que comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, et réparer, par le sommeil et la tranquillité, les esprits que nous y avons perdus; au lieu qu'après les occupations ordinaires du jour, nous nous

fatiguons encore auprès d'une femme : et nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, et qui croient que le point du jour est le tems le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal ; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour ; que notre estomac n'est point accablé par les alimens, et que le sommeil a multiplié nos esprits et fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'appréhendons point alors les crudités qui souvent nous incommodent. La coction est achevée, et les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hypocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, et qu'il nous conseille le travail avant le manger et le boire, et le sommeil avant *Vénus*.

En effet, l'aurore qui répond au printems, paroit plus commode pour la génération, car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, et qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, et guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela il se leve, et va où ses occupations ordinaires l'appellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plupart des artisans qui se portent si bien, et qui ont des enfans si bien faits et si robustes; car après s'être délassés du travail du jour précédent, ils attendent presque toujours que l'aurore vienne à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommodités qu'ont les autres hommes qui sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les médecins demeurent d'accord qu'il ne faut pas baiser sa femme, à jeun, parce que l'on ne doit point travailler quand on a faim. Le travail épuise et desseche nos corps ; mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons au contraire nous réjouir avec elle, selon la pensée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein ; car c'est en ce tems-là, disent-ils, que par la chaleur et les esprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne sais quelle envie de les toucher ; après quoi nous pouvons réparer par le sommeil la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique remede pour ces sortes de lassitudes.

Mais, à parler franchement, il y a quelque chose à dire sur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de fâcheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour. Au contraire, on diroit que le jour a quelques attraits que la nuit n'a pas : notre passion se réveille et

s'excite de nouveau à la vue d'une belle personne, et la lumiere d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celle du soleil. J'en appele à témoin *saint Grégoire de Nazianze*, qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin qui logeoit vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure pour ne pas se laisser surprendre aux attraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable tems de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, et si toutes les coctions qui se font en nous n'étoient point accomplies. Mais en ce tems-là il ne se trouve dans notre estomac que de la pituite et des crudités, qui sont des restes de notre dernier repas, et qui ne sont capables d'être émues par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des crudités matinieres que les médecins, pour conserver la santé,

conseillent de manger un peu le matin, afin que, la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étoient assemblées pendant le sommeil, et soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrions lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureusement une femme, ayant l'estomac vuide, nous languissons un moment après, nous ressentons plus fortement les douleurs et les foiblesses que cause cet épuisement. Nous avons perdu de notre chaleur et de nos esprits par ces caresses, et nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer aussitôt. Bien loin de réparer, nous augmentons par là les crudités que nous avons, et par les mouvemens passionnés de l'amour, nous les contraignons de se mêler parmi notre sang, et d'en corrompre la masse.

Pour résoudre donc la question, après avoir dit ce que l'on peut dire

sur cette matiere, on me permettra de n'observer ni le jour, ni la nuit, ni les heures, ni les momens, mais la seule disposition dans laquelle nous sommes quand nous sentons les aiguillons de *Vénus*.

Si par hasard nous nous sentons pesans, si une douleur obscure de tête nous accable; qu'une pesanteur de reins nous presse, que nous soyons chagrins et mélancoliques sans en avoir de sujet, et qu'avec cela, contre notre coutume, il y ait long-tems que nous n'ayons caressé de femme, alors on ne doit point observer de tems ni prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme, à jeun ou après le repas, le matin ou le soir, toutes ces heures sont propres, quand il est question de nous défaire d'une matiere qui nous incommode. On se délasse lorsque l'on change d'occupation : le travail amoureux nous paroît doux après les occupations ordinaires du jour; nous nous sentons

plus légers et plus gais, la digestion se fait mieux, notre sang s'agite avec plus de liberté; en un mot, notre corps ne nous embarrasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut se trouver dans ces sortes d'occasions qui sont plus rares que l'on ne se persuade, parce que la nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superflues, après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, que nous pensions être incommodés de beaucoup de semence, lorsque nous sommes malades d'une autre cause, nous en ressentons aussitôt des effets malheureux, et à peine pouvons-nous ensuite réparer la faute que nous avons commise.

Il vaut bien mieux attendre que la premiere digestion soit faite, et que la seconde s'accomplisse, que l'estomac se soit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, et que le cœur,

le foie et les autres visceres sanguins achevent de changer en sang le chyle qu'ils ont nouvellement reçu. Alors tout notre corps est plein de chaleur et d'esprits, et notre estomac a été depuis peu satisfait et rassasié, notre cerveau et nos nerfs sont vivifiés par de nouveaux esprits qui en fournissent incessament à nos parties naturelles. Ainsi, quelque effort que nous fassions en ce tems pour nous épuiser, nous recevons sans cesse au-dedans de quoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes qui sont établies sur l'expérience, j'ose dire qu'il y a dans vingt-quatre heures deux tems considérables pour obéir à l'amour ; l'un est à quatre ou cinq heures après dîner, et l'autre à quatre ou cinq heures après souper. Alors notre corps n'est ni trop plein, ni trop vuide ; la coction de notre estomac est en quelque façon accomplie ; nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur, notre

chaleur naturelle est recréée, nos esprits sont multipliés; et quand nous en dissiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toujours assez pour n'être pas incommodés de leur perte. C'est en ce tems-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles. Bien loin d'en ressentir de la douleur et des vertiges, nous en avons de la joie, et nous en recevons du soulagement; si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis d'*Hermogene*, que, la nuit, les plaisirs de l'amour sont doux, et que, le jour, il sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux occasions, c'est que nous nous fortifions par deux moyens lorsque nous carressons une femme l'après-dîner, nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout-à-fait par le sommeil de la nuit suivante, au lieu que si nous la baisons après souper, nous n'avons que

le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux, qui ne suivent que les mouvemens de la nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toute part au mois de mai le mâle appeler sa femelle, et la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposés à se caresser; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échauffé leur sang, et l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs appas. Sous cette apparence de volupté, il se glisse incessamment des causes de douleurs et de chagrin, et nous prenons volontairement ce fin poison, dont même nous ne nous appercevons pas.

Si

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fleches, et qu'il nous embrase le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce tems-là faire tous nos effors pour éviter ses attraits, si nous sommes en état de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis et amoureux, mais aussi qu'il étouffe peu à peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous paroissons, à la vérité, plus gais et plus enjoués après avoir bien bu, et nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre tems. Peut-être nous ressemblons à un arbre, au pied duquel on jette de la chaux pour en échauffer les racines, le fruit en vient plutôt, et il est même beaucoup plus coloré, mais l'arbre après ne vit pas long-tems; et si l'amour et le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les occasions qui nous peuvent donner de l'amour après avoir fait la débauche, si nous voulons éviter les maux dont souvent nous ne connoissons pas les suites fâcheuses.

Les épuisemens que nous souffrons d'ailleurs, joints aux plaisirs que nous prenons à contre tems avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même sorte; et je ne conseillerois jamais à un homme d'embrasser sa femme après une saignée, un flux de ventre ou une maladie considérable, à moins que de vouloir abréger sa vie. Car *Vénus* ne peut être agréable après d'autres épuisemens, quelque robuste que soit un homme, il ne sauroit éviter les accidens funestes que peuvent lui procurer ces plaisirs déréglés.

J'ai connu des hommes qui, n'étant pas encore tout-à-fait guéris d'une maladie aigue, sont morts bientôt après avoir carressé leur femme, quoiqu'il n'y eût aucun signe qui

nous eût donné des marques de leur mort ; et aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Cependant s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si facheux, et nous avons plus de remedes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience ne nous a pas appris jusqu'ici que les femmes doivent observer le tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, et leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiere, que de l'excès du chatouillement et de la lassitude du mouvement de l'amour, au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits et de notre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout tems, et que les hommes doivent prendre

des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois, pendant une nuit, onpeut caresesser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme. Il s'y laisse aller quand il y pense le moins, et nous pouvons dire sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En effet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un poëte Grec ; et à bien considérer, il n'est que foiblesse et que misere. Il ne paroît jamais plus ridicule et plus foible que dans la vanité, et c'est sans doute ce qui obligea *Démocrite* à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'occasion où la vanité se fasse voir davantage que dans

es matieres de l'amour, quand, pour
ous faire admirer, nous nous attri-
uons des exploits que n'avons jamais
aits. C'est ainsi que l'empereur *Pro-
culus* nous en impose, lorsqu'écri-
ant à son ami *Metianus*, il nous veut
ersuader qu'ayant pris en guerre
ent filles *Sarmates*, il les avoit tou-
es baisées en moins de quinze jours;
t le poëte, qui est le maître de la
alanterie, se vante aussi de l'avoir
ait neuf fois pendant une nuit.

J'avoue que nous sommes vaillans en parlant de l'amour; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encore quelque chose de réel par où il paroisse qu'on est homme, et qu'on peut produire son semblable.

Je sais qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourroient baiser plusieurs femmes plusieurs nuits de suite; ils se sentent presque toujours en état d'en satis-

faire quelqu'une: mais enfin ils s'affoiblissent et ils s'énervent d'une telle façon que leur semence n'est plus féconde, et que leurs parties naturelles refusent même de leur obéir. L'empereur *Néron* ne fut pas le seul qui manqua de force et de courage entre les bras de la belle *Poppée*, comme le rapporte *Pétrone*. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples; et s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées et impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce livre.

Il faut tenir pour fabulenx ce que *Crucius* nous rapporte d'un serviteur qui engrossa dix servantes dans une nuit, et ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercule*, qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon qu'on appela ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la se-

mence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) et dans des glandes (*l*), qui sont à la racine de la verge, que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies qui ont communication les unes avec les autres, et qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a trois ou quatre de chaque côté, ou plutôt il n'y en a qu'une qui a plusieuts petites cavités. Ces vessies, aussi bien que ces glandes, sont pleines de semence dans un jeune homme qui se porte bien, et qui d'ailleurs est d'un tempérament amoureux; si bien que l'une et l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de semence qu'il en faut pour trois ou quatre épanchemens, et il s'en peut même trouver encore pour un autre dans les vaisseaux qui viennent des testicules. Je ne suis pas ici si exact que ceux qui disent qu'il y a de trois sortes de semences qui ont chacune leur vertu. Je suis convaincu par l'expérience qu'il n'y en a que

d'une sorte, que l'on voit sortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides et de plus épaisses, cependant parce qu'elles se mêlent ensemble lorsqu'elles sortent, elles ne paroissent que d'une seule matiere et que d'une seule consistance.

Dès que l'imagination est touchée et que les petites fibres du cerveau sont ébranlées par les pensées de l'amour, il se fait aussi-tôt une sueur interne dans nos parties naturelles, et les esprits qui s'y portent avec tumulte et précipitation, font sortir des prostates (*l*) une matiere liquide qui prépare le conduit pour le passage de la semence; mais quand on s'est joint amousement à une femme, alors deux ou trois petites vessies (*k*), qui sont les plus prêtes à se vuider, se vuident incontinent, et par-là on donne des marques que l'on est homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer, un moment après, ce que l'on vient d'épancher, et puis l'on est

bientôt encore en état de jouir des voluptés de l'amour, et l'on épanche une seconde fois l'humeur qui se trouve la plus disposée à sortir.

La nature qui, dans cette action, n'a pour but que la génération des hommes, rassemble encore promptement la matiere dont elle a besoin. Elle dispose cette humeur à se répandre quand l'on voudra, si bien que l'imagination étant incessamment émue par la beauté et les charmes de la personne que l'on tient entre ses bras, la passion se réveille, et les parties naturelles se trouvent encore en état de lui obéir. On se lie donc étroitement à elle, et on lui fait part une troisieme fois de ce que l'on a de plus pur et de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, que le cœur soit encore embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces par la dissipation de notre chaleur naturelle et de nos esprits, la nature fait encore un effort pour ramasser ce qui reste de

matiere dans les vessies séminaires (*k*) et dans les parties voisines. Il me semble qu'e le les presse de toutes parts ; et qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cettte humeur qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, et le feu qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment, et se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encore amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, et qu'il peut même la rendre féconde par ses épanchemens réitérés.

Enfin, si, après s'être reposé quelque tems, et avoir un peu réparé par le sommeil les esprits dissipés, on se trouve encore près d'une personne que l'on aime éperduement, les caresses sont réciproques, quoiqu'il semble qu'elles soient alors plus pressantes du côté de la femme, qui commence à s'échauffer quand l'homme est épuisé, et quil'invite à cette heure,

au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on se sent encore ému, et les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à se roidir. La nature ramasse des parties voisines ce qu'elle peut de semence ; elle en tire même des testicules, afin de la disposer à un cinquieme épanchement.

J'avoue qu'elle ne peut faire cela sitôt, et qu'il lui faut du tems pour remplacer la matiere qui s'est depuis peu répandue. Néanmoins de tous les efforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échauffe donc encore, et l'on ne manque ni de courage ni de matiere pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque tems en état de faire le devoir ; et aux moindres caresses d'une femmes, on l'embrasse encore, on

lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixieme fois, quoique nous éprouvions encore une envie secrete de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées; et si après l'épuisement qu'elles ont souffert à cinq différentes reprises, il en sort encore un peu d'humeur, c'est une matiere crue et aqueuse, qui n'est pas propre à la génération, ou du sang vermeil comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelque fois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir : témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encore, mais qui vit misérablement; lequel, après avoir embrassé d'eux courtisanes cinq fois en un après-dîner, rendit par la verge la sixieme fois plus de deux once de sang.

Il faut donc croire que les plus grands efforts qne l'on puisse faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne sauroient aller qu'à quatre ou cinq embrassemens.

Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte sont autant de fables que l'on nous débite ; et si nous en voulions croire les hommes sur ce qu'ils nous disent là-dessus, sans consulter la raison, nous nous laisserions aller aussi-bien qu'eux à l'imposture et à la foiblesse d'ame.

Un roi d'*Arragon* rendit autrefois un arrêt authentique sur cette matiere. Une femme mariée à un *Catalan*, fut obligée de se jetter un jour aux pieds du roi, pour implorer son secours sur les fréquentes caresses de son mari qui, selon son rapport, lui ôteroient bientôt la vie, si l'on n'y mettoit ordre. Le roi fit venir le mari pour en savoir la vérité. Le *Catalan* avoua sincéremeut que chaque nuit il la baisoit dix fois. Sur quoi le roi lui défendit, sur peine de la vie, de la

baiser plus de six fois, de peur qu'il ne l'accablât par l'excès de ses embrassemens.

Je sais que les Espagnols, qui demeurent dans un pays chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées et voilées, le tempérament bilieux et mélancolique des hommes qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, et elles conversent avec nous, les hommes, sont moins bilieux et moins mélancoliques ; enfin, nous nous appliquons à quantité de choses, et l'oisiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser une femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabbins, qui n'avoient en vue que la conservation de leur nation, taxoient le devoir qu'un paysan devoit rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un marchand ou voiturier à une nuit par mois; celui d'un matelot, à deux nuits par an; et celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. Je suis persuadé que si les femmes faisoient les loix, elles n'en useroient pas de la sorte, témoin la femme d'un avocat, qui sur cela me dit l'autre jour fort ingénuement, qu'elle eût mieux aimé avoir été la femme d'un paysan que de tous les autres.

Les anciens avoient accoutumé de mettre *Mercure* près de *Vénus*, quand ils faisoient le portrait de cette déesse, pour nous apprendre que la raison, dont ils pensoient que *Mercure* étoit le dieu, devoit toujours ménager nos voluptés. En effet, nous les goûtons avec plus de tranquillité, lorsque l'usage n'en est pas si fréquent;

Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, et quelquefois nous sommes bien aises de quitter la table des grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quelque chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut estimé de l'oracle l'un des plus sages de la Grece, prévoyoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lorsqu'il ordonna à ses citoyens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entiérement; au lieu que si elles nous sont modérées, notre santé s'en conserve, et notre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant; si bien que je ne conseillerois pas à un jeune homme ni de fuir *Vénus* avec horreur, ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de mollesse et de complaisance

Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus*.

Vénus en beauté si parfaite,
Inspire, de grace, à mon cœur,
Ta plus belle et plus vive ardeur,
Et rend dans mes amours mon ame satisfaite :
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,
Que sans en ressentir ni douleur, ni foiblesse,
Jusque dans l'extrême vieillesse,
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne saurois louer le Philosophe *Aëas*, qui ne baïsa sa femme que trois fois pendant son mariage, bien qu'il lui fît un garçon chaque fois. Pour *Xénocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la courtisane *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence qu'il devoit à l'étude de la philosophie, plutôt que le défaut du mouvement de ses parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la saison, et la façon de vivre, reglent

toutes les caresses que nous faisons aux femmes. Un homme de 25 ans qui est d'une complexion chaude, rempli de sang et d'esprits, qui habite les plaines fertiles de Barbarie, qui est l'un des plus aisés de ces contrées-là, baisera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'avril, qu'un autre de 40 ans, qui est d'un tempéramment froid, et demeure dans les montagnes stériles de Suede, et qui, avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de janvier.

Les femmes n'ont pas leurs voluptés bornées comme nous les avons, autrement les nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En effet, les femmes ne se sentent pas épuisées, quand même elles souffriroient long-tems de suite les attaques amoureuses d'une multitude d'hommes : témoin l'impudique *Messaline* et l'infame *Cléopatre*. La premiere, ayant pris le nom de *Ly-*

cisca, fameuse courtisane de Rome, surpassa de 25 coups en moins de 24 heures, dans un lieu public, la courtisane que l'on estimoit la plus brave en amour ; et après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*, l'un de ses amans, souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remedes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus capable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout d'un coup à contre-tems notre façon de vivre,

L'air, le manger, le boire et les autres choses que nous appellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, et ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la maniere dont nous en usons.

C'est un axiome dans la médecine, qu'*Hypocrate* a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soyons assez forts pour nous y opposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud et trop sec d'nn homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur et de prudence, qu'il ne s'apperçoive presque pas lui-même de l'action des remedes qui le rafraîchissent et qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intempérie contraire, qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remedes qui domptent le tempérament amoureux.

Les hommes qui dans la fleur de leur âge jouissent d'une parfaite santé, et qui sont d'un tempérament chaud et humide, ont beaucoup plus de semence que ceux qui sont d'un tempérament chaud et sec ; mais cependant ceux-ci sont les plus lascifs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de semence, elle est du moins plus âpre, plus chatouillante et plus pleine d'esprits et de vents ; c'est ce qui les rend hardis et amoureux : au lieu que les premiers sont simples et débonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toujours embarrassé de son tempérament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturel-

lement, et la religion même a trop peu de pouvoir sur son ame pour retenir ses premiers mouvemens, et pour vaincre sa complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux dont son imagination est échauffée.

Dans le chagrin où il est, il cherche par-tout des remedes qui puissent dompter sa passion. Celui que la nature lui présente pour éteindre son feu, lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis; mais il a de certaines considérations pour ne le pas prendre. Cependant tous les autres remedes dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle; leur astriction épaissit trop nos esprits; et l'une et l'autre détruisent presque notre mémoire, et font tort à notre jugement. C'est ce qui a fait dire à plusieurs médecins: qu'il ne falloit pas tout-à-fait s'opposer à la violence de

l'amour, et qui inspira l'oracle d'Apollon delphique, que *Diogene* interrogea pour son fils amoureux : *qu'on se gardât bien d'arrêter la violence de cette passion, si l'on vouloit conserver la vie des hommes.* En effet, si l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuse, on détruit en même-tems notre tempérament, et par-là on nous cause des maladies dont souvent nous ne guérissons jamais.

Cependant si notre passion est si forte qu'elle nous apporte quelques incommodités facheuses, et que même elle nous en fasse appréhender d'autres qui ne le sont pas moins, nous pouvons alors nous servir des remedes que les médécins nous proposent sur ce sujet, mais avec une telle modération que nous ne fassions rien dont nous ayons lieu ensuite de nous repentir.

L'expérience nous apprend que l'air froid, les alimens qui font peu de sang et d'esprits, le jeûne, l'eau

en boisson, l'application à l'étude, le travail et les veilles sont des remedes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime éperduement, se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits et dans les statues, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, et ne point regarder d'animaux qui se caressent, sont encore de puissans moyens pour corriger cette passion: car le grand secret pour vaincre ici, et pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuyant.

Mais tous ces remedes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnément, et qui d'ailleurs est d'une telle complexion qu'il aimeroit quand il ne voudroit pas aimer. Il faut quelqu'autre remede qui fasse plus d'impression sur lui-même, et qui lui arrache par force, pour parler ainsi, l'amour déréglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remedes que nos médecins emploient à combattre cette passion, je proposerai seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les tempéramens ne sont pas égaux, et qu'il y a des remedes qui dimiuuent le sang, les esprits et la semence, en émoussent la pointe dans les uns, et qui cependant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit difficile à croire, si l'expérience par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La laitue et la chicorée, par exemple, s'opposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence; mais je sais certainement que, dans quelques-uns, principalement s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La

même expérience nous apprend encore que le poivre et le gingembre diminuent la semence et dissipent les vents qui sont nécessaires à l'action de l'amour ; cependant il y en a d'autres qui sont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont usé.

La raison de ces effets si différents, n'est fondée que sur la variété des complexions des hommes. La laitue qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'antiquité, rend ceux-ci plus amoureux, en tempérant leur chaleur et leur secheresse excessive par sa froideur et par son humidité. Leurs parties naturelles étant ainssi tempérées, acquièrent ensuite un tempérament égal, qui est la cause de la vigueur de toutes ces parties-là. Le poivre, au contraire, dissipant les humeurs superflues de ces autres, échauffe et desseche leurs parties génitales, qui sont naturellement froides et humides ; et leur procurant ainsi un

tempérament égal, il augmente leur force, qui est ensuite la cause d'une d'une coction plus avantageuse, ou, pour parler avec le savant *Daniel Tauvry*, docteur en médecine, qui me cite dans cet endroit de son livre des médicamens, les remedes qui augmentent la semence sont presque tous remplis de parties huileuses et volatiles, si bien que les froids et les chauds agissant différemment sur diverses complexions, causent une abondance de semence et des pollutions nocturnes dans les hommes : car les premiers calment le mouvement du sang et temperent les parties de la génération ; les autres, qui trouvent le sang en quelque espece de repos, lui donnent du mouvement, et ainsi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de semence dans les uns et dans les autres.

C'est encore par la même expérience que nous savons qu'il y a des remedes chauds ou froids ; que les

uns et les autres dissipent ou étouffent notre feu, et s'opposent à notre concupiscence. Nous en prenons par la bouche, et nous nous en appliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé qui nous cause tous les jours tant de désordres.

Je ne dirai rien ici des teintures rafraîchissantes, des lames de plomb que l'on s'applique sur les reins, des roses blanches dont on parseme son lit, de la mandragore, des groseilles rouges, du citron aigre, et de tous les autres remedes qui s'opposent à la génération de la semence, en nous rafraîchissant et en nous desséchant beaucoup. Je dirai seulement quelque chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu et à détruire notre semence.

Le lys d'étang blanc, que quelques-uns appellent *volet*, et que nos apothicaires nomment *nénuphar*, aussibien que les Arabes, a une qualité si particuliere pour combattre nos desirs amoureux, qu'au rapport de

Pline, son usage pendant douze jours consécutifs empêche la génération de la semence ; et si nous en usons pendant 40 jours, nous ne sentirons plus les aiguillons de l'amour. Sa sécheresse, jointe à la froideur de cette plante, est si active qu'elle desseche et rafraîchit toutes nos parties, sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualités, si nous en croyons *Galien*, qu'elle entretient notre voix et nourrit notre corps, et que s'opposant à la génération de la semence, elle empêche la dissipation des esprits, qui se pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en use diversement : tantôt on en fait une décoctiou, du syrop, de la conserve, de l'eau distillée au bain-marie, et tantôt on en compose un liniment.

Bien que nous n'ayons pas la *ciguë* des Athéniens qui est d'un verd obscur et d'une puanteur insupportable, cependant la nôtre ne laisse

pas de nous incommoder par sa froideur, quand nous la mangeons : témoin *François Trapélinus,* précepteur de *Pomponace*, qui en ayant mangé dans un souper, fut troublé bientôt après : témoin encore le chevalier *Nasarinus Basanus*, qui en ayant aussi mangé en guise de racines de persil, en devint aussi-tôt insensé.

Nous savons pourtant, sur le rapport de *Scaliger* et d'*Anguilara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pousse au printems, qu'ils en mêlent dans les salades, et que quelques pauvres d'Italie s'en servent encore aujourd'hui avec du pain en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avoue même en avoir mangé en guise de *chervi*, sans en avoir été incommodé, et *saint Jérôme* nous assure que les prêtres d'Athenes, par l'usage qu'ils faisoient de la *ciguë*, cessoient de ressentir les mouvemens de la concupiscence. La *ciguë* n'a donc point de mauvaises qualités, selon la pensée de ces auteurs; et

Mercurial n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoctiou, pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eût été persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais effets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des especes différentes de *cigue*; ou que la force des personnes qui en usent, résiste plus ou moins à la vertu de cette plante; ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu et les autres beaucoup; car *Galien* nous apprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit et dissipe notre semence; au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend stupides, et enfin elle nous tue, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela, l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *cigue*, que le sont quelques médecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité : et l'histoire de

Socrate, qui mourut après avoir bu un mêlange de *ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération, puisque la boisson de la *ciguë* des Athéniens étoit un poison aiguisé avec de l'opium que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous apprenons de *saint Basile*, dans sa septieme homélie, que non-seulement les prêtres Athéniens usoient de leur *ciguë*, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux, et pour effacer de leur esprit les idées lascives, mais encore que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étoient entiérement guéries quand elles s'en étoient servies.

De tous les remedes chauds qui détruisent la semence, et qui combattent les vents, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force que le *camphre*, l'*agnus-castus* et la *rhue*. Ce sont ces remedes, à ce que l'on dit, qui causent aux hommes

et aux femmes la chasteté et la stérilité même, et qui dissipent tous les fantômes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le *camphre crud* que l'on nous apporte de *Perse*, de la *Chine* ou de l'*isle de Bornéo*, est une espece de gomme, que quelques médecins pensent être froide et seche, parce qu'étant mêlée avec quelques remedes froids, ces remedes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soutiennent le contraire, et croyent que le *camphre* est chaud et sec au second dégré, parce qu'il échauffe la langue et l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflamme, et qu'il brûle même dans l'eau. En effet, je n'ai point trouvé de meilleurs remedes dans les épuisemens que cause l'étude, que de mettre dans la bouche gros de *camphre* comme la tête d'une épingle. Dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoie par tout le corps des esprits qui nous récréent, et

tombant ensuite dans notre estomac, il nous échauffe et nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques médecins pensent que les hommes qui en usent souvent, sont pour la plupart stériles, parce qu'ils ont appris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu et la semence même. En effet sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humidités, et sa matiere trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque apparence qu'elle ait, et l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment; savoir, que nous ne croyons pas qu'il puisse éteindre la semence, ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est pas bien établie par l'expérience, et que l'histoire de *Jules Scaliger* est

unique, nous avons lieu de croire qu'il n'est point ennèmi de la génération des hommes, ce que je pourrois prouver par moi-même et par *Tachenius*, qui nous assure que ceux qui purifient le camphre à Venise et à Amsterdam, sont très-amoureux et trés-féconds.

Les femmes Athéniennes qui servoient aux cérémonies que l'on faisoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*agnus-castus*, dans le temple consacré à cette déesse ; elles avoient appris par l'usage, que l'odeur des branches de cet arbre combatoit les pensées impudiques et les songes amoureux. A leur exemple quelques moines chrétiens se font encore aujourd'hui des ceintures avec des branches de cet arbre, qui se plie comme de l'osier, et ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les desirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la semence de cet arbre, que les Italiens appellent *piperella*, et que *Serapion* nomme

le poivre des moines, fait de merveilleux effets pour se conserver dans l'innocence, car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence; et s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse; et puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrettes, qu'après cela, elle ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'es-ce point pour cela que la statue d'*Esculape* étoit faite de bois d'*agnus-castus*, et qu'aujourd'hui, dans la cérémonie du doctorat des médecins, on ceint les reins du nouveau docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui même, pour lui marquer qu'en exerçant la médecine, il doit être pudique et retenu avec les femmes?

La *rhue* seche produit les mêmes effets. Sa semence, qui est chaude et seche au troisieme degré, aussi bien que celle de l'*agnus-castus*, desseche tellement notre semence,

qu'il

qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux ; et si l'on en prend de tems en tems le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuissant auprès d'une femme, quelqu'effort que l'on puisse faire.

Je ne saurois passer ici sous silence le remede horrible dont se servit *Faustine*, fille de l'empereur *Antoine* le Débonnaire, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *gladiateur*. L'empereur qui l'aimoit tendrement se persuadoit qu'elle avoit été enchantée, et il croyoit qu'il étoit impossible, sans charmes, qu'une femme abandonnât un mari qui avoit de si belles qualités, comme avoit *Antoine* le philosophe, pour aimer un *gladiateur*. C'est ce qui l'obligea à envoyer consulter les Chaldéens, qui lui firent réponse que *Faustine* devoit boire du sang de celui qu'elle aimoit, et coucher ensuite avec son mari pour haïr horriblement ce premier homme. En effet, le succès ré-

pondit à la promesse : et *Antonius commodus* naquit de ces embrassemens, qui dans le tems se délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cause de sa vie.

ARTICLE V.

Des remedes qui excitent l'homme à embrasser amoureusement une femme.

JE dis encore une fois que je ne prétends point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné, mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour; ce seroit favoriser le vice, et en même tems détruire la santé des hommes.

La matiere que je traite est comme un couteau à deux tranchans, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, et du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis

la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent mollement aller au crime, et qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre ivresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables. Elle n'est pas non plus la cause de notre mort, quoiqu'elle nous présente des herbes vénéneuses.

J'écris donc pour des maris qui sont foibles par des défauts naturels, par l'âge, par des désordres de leur vie passée, ou par quelque longue maladie : qui n'ont pas asez de force pour engendrer ni pour satisfaire leur femme : qui cherchent par-tout desmoyens pour avoir des successeurs légitimes, et qui n'épargnent ni leur bien ni leur santé mêmepoury réussir.

Je m'étonne de ce que les casuistes qui ont écrit tant de bagatelles sur la matiere que j'examine dans ce livre, aient oublié cette question importante, et qu'ils ne nous aient

point du tout enseigné si c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins sont, ce me semble, fort raisonnables, au lieu que la volupté ne l'est pas. Quoi qu'il en soit, nous tâcherons d'en parler selon que la nature nous en instruira, et que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoître les remedes qui sont les plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour successeurs et pour héritiers de leur nom et de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle se tienne dans de justes bornes. Mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un médecin italien, qui donna à un vieillard un remede purgatif pour un remede amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous

les remedes qui nous excitent à l'amour, et qui produisent beaucoup de matiere dans nos parties secretes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules* de *coq*, les *chancres*, les *chevrettes*, les écrevisses, la moëlle de bœuf, le vin doux, le lait, et les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remedes qui causent des vents, comme les *artichauts*, *l'ail* cuit, *l'hipomane*, le membre de *cerf* ou de *taureau* tué au mois de mai ou d'octobre, les cucubes, etc. Je m'arrêterai seulement à ceux qui ont le plus de force pour encourager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit *crocodile*, que les Latins appellent *scincus*, et que l'on pourroit nommer *crocodile terrestre*, et que l'on appelle aux Antilles *mabouiha* et *brochet terrestre*; du *chervi*, du *satyrion*, du *borax*, de l'*opium*, des *cantharides et* de l'*herbe* dont parle *Théophraste*, mais

j'avertirai encore ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remedes qu'après avoir inutilement employé les autres moyens naturels et légitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, et que nous n'en avons l'expérience que par le rapport d'autrui; nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre, et bue dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour: aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secretes, et qui fait aimer éperdument.

Ce ne sont que les noms différens que chaque nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent, quand il en faut parler; plus une plante a de vertus, plus on lui a donné de noms: témoin le *chervi*, dont les auteurs qui en ont traité,

ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairés dans la science des plantes, ont bien de la peine aujourd'hui à débrouiller ce que les anciens et les nouveaux herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *genicula* ou *genicella*, les autres l'ont appelée *fraxinelle*, *Avicenne* lui a donné le nom de *langue d'oiseau*, *Pline* de *langue d'oison*, et les Arabes l'ont désignée par celui de *secalcul*. Ce n'est pourtant ni la *renouée*, ni le *seau de marie* de *Dioscoride*, ni le *dictame*, ni le *fresne*, ni enfin *l'ornithagalon* des anciens, parce que tous ces noms marquent des plantes particulieres et différentes.

Ce que nons appellons *chervi*, et qui est aujourd'hi en France assez connu par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibere*, l'un des plus lascifs de tous les empereurs, si nous en croyons l'histoire, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour

s'exciter avec ses femmes. En effet, tous les médecins demeurent d'accord de ses qualités, et disent qu'il engendre beaucoup de vents et de semence, aussi bien que l'artichaud. Ce qui oblige encore aujourd'hui les femmes suédoises, au rapport des matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *satyrion* est une plante dont on fait plusieurs choses, et dont on peut user indifféremment pour les effets que nous en espérons; sa racine représente ordinairement deux testicules de chien : la bulbe basse est succulente et dure, et la haute toute flétrie et mollette, comme étant la plus vieille. C'est cette premiere racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le *satyrion* qui n'a qu'une seule racine bulbeuse, doit être préféré aux autres, selon le sentiment de plusieurs médecins. Mais, quoi qu'il en

soit, les bulbes de toutes ces plantes font beaucoup de semence, engendrent beaucoup de vents, si on les fait cuire sous la cendre comme les *truffes*, et si on les mêle ensuite avec du beurre frais, du lait et du girofle en poudre, ou qu'on les fasse confire en sucre, comme l'on en vend aujourd'hui chez les droguistes de Paris. Ces racines, par leur humidité superflue, enflant nos parties naturelles, nous rendent semblables à des satyres, d'où cette plante a pris son nom. On lui attribue tant de vertu, qu'il y en a qui pensent que pour s'exciter puissamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'est cette racine qui a donné le nom à ce fameux mêlange que les médecins ont nommé *diasatyrion*. Si l'on en prend le matin et le soir la pesanteur d'un demi-écu d'or avec du vin doux, ou du lait de vache, pendant sept ou huit jours, ils assurent que les vieillards reprendront

la vigueur de leurs jeunes ans pour satisfaire leurs femmes, et pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse dont la base est une espce de *satyrion*, qui est fort commun dansce-royaume-là. Elle échauffe beaucoup: aussi la boit-on chaude comme le caffé. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'hiver que durant l'eté, principalement dans les villes septentrionales de ce pays-la. Ils l'appellent *schareb-rhal*, cest-à-dire *sirop de renard*, parce que le *satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'herbe amoureuses de *Théophraste*, ce que nous examinerons ci-après

Le *Borax* raffiné est du nombre de ces remedes qui excitent puissamment à l'amour. Il est une espece de sel dont usent aujourd'hui nos orfevres pour faire fondre plns aisément l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénetre toutes les parties de notre

corps, il en ouvre tous les vaisseaux, et par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiere à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître, que si l'on en donne à une femme, qui ne peut accoucher, un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bientôt des effets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, et y produit tout ce que l'on peut attendre d'un remede qui a été tenu fort long-tems pour un secret.

On ne doit pas craindre d'en user par la bouche. L'usage n'en est point dangereux; et si quelques médecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu le *chrysocolle* des Grecs avec le *baurach* des Arabes, l'un et l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes effets des drogues, et que la différence des noms que l'on impose aux choses, ont souvent

trompé les hommes les plus doctes et les plus éclairés.

Si *Fallope*, *de Lobel*, *Rodriguez à Castro* et *Mercurial* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons point en avoir de l'horreur ; et si ce dernier médecin nous assure qu'il agit si puissamment pour les parties naturelles de l'un et de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapisme*, si l'on en use avec excès, nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remedes qui excitent à l'amour l'*opium*, que toute l'antiquité à cru être froid au quatrieme degré, et tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflammer auprès d'une femme, il nous cause le sommeil, et nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons réflexion qu'il est amer et âpre à la bouche, qu'il s'en-
flamme

flamme au feu, et que les Orientaux en usent pour être vaillant à la guerre et auprès des femmes, nous serons sans doute d'un autre sentiment.

Quand l'empereur des Turcs leve une armée, les soldats se garnissent d'*opium* qu'ils appelent *amsiam*, ou *assion*, pour s'en servir comme nos matelots de tabac, si nous en croyons *Bellon*. Une petite dose prise par la bouche, excite des vapeurs qui monte au cerveau, trouble bénignement l'imagination, comme fait le vin ; mais une dose excessive fait entierement évaporer notre chaleur naturelle, et dissipe tout à fait nos esprits, comme le saffran, si nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination incessamment embarrassée d'objets lascifs ; et lorsqu'ils ont pris un peu d'*opium*, auquel ils sont accoutumés, elle s'échauffe alors, et se trouble plus qu'auparavant : et

comme ils ressentent des démangeaisons et des chatouillemeus par-tout le corps , et principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils sont étourdis à la gurre, et si l'ascifs avec les femmes.

C'est un poison pour nous qui n'y sommes point accoutumés, à moins que nous ne soyons aussi sains et aussi robustes que l'étoit monsieur *Charas* (*), quand il en prit douze grains. Pour moi j'ai de la peine à en donner deux cu trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me souvenant toujours des funestes effets que j'ai vu arriver par les mauvais usages de ce remede, et des préceptes que nous donne *Zuingerus*, sur cette drogue.

Je ne m'étonne pas si les Turcs et les Orientaux ont une inclination

---

(*) CHARAS, fameux médecin du roi d'Espagne, et reconnu par sa Phamacopée.

si déréglée à prendre de l'*opium* pour jouir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie presque désespérée en 1688, je dirai sincérement ce que j'en ai ressenti. Tous les remedes m'étoient alors inutiles dans les vomissemens excessifs, et dans le fâcheux cours de ventre que je ressentois. Je crus qu'il n'y avoit point au monde d'autres moyens de de me sauver que de prendre deux grains d'extrait simple d'*opium*. Je ne l'eus pas plutôt pris, que je me sentis guéri comme par miracle, et que pendant un jour entier, je ressentis des plaisirs que je ne saurois exprimer. Une petite vapeur douce et chatouillante couloit insensiblement, comme je le pense, par les nerfs et par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me causoit une volupté excessive ; car depuis la nuque du cou et les épaules jusqu'au croupion, je sentois un chatouillement qui me causoit un plaisir

parfait, puis cette vapeur agréable étoit portée aux pieds et aux genoux où je ressentois encore, principalement autour de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant, pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas marri d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs qui sont une ombre de ceux du ciel, et une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantains sont si friands d'*opium* puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *mouches cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie et sur les parties génitales de l'un et de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs que l'on est ensuite malade: témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encore. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse s'avisa de mettre des *cantharides* dans un pâté de poires qu'il lui fit prés

senter le soir des noces. La nuit étant venue, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle en fut incommodée mais ces délices se changerent bientôt en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit, se sentant extrêmement échauffé, avec une grande difficulté d'uriner, s'apperçut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut accompagné de quelques foiblesses. On le traita avec tout le soin possible, et l'on appliqua à son mal des rémedes qui le guérirent avec bien de la peine.

L'herbe qu'*Androphile*, roi des Indes, envoya au roi *Antiochus*, étoit *l'herbe de Théophraste*, fort efficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes; en cela surpassoit toutes les vertus des autres plantes. S'il en faut croire l'Indien qui en étoit le porteur, il assuroit qu'elle lui avoit donné de la vigueur pour soixante-dix embrassemens; mais il avouoit aussi qu'aux

derniers effets, ce qu'ils rendoit n'étoit plus de la semence.

Nous savons, par ceux qui ont voyagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes; et que l'une de leurs principales occupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur présente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remedes pour s'y exciter davantage. Ils usent ordinairement de *bétel*, d'*areca* ou de *banghé* qu'ils prennent quelquefois seuls et qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *chaux de coquille.*

L'herbe dont parle *Théophraste* est sans doute l'une de ces trois choses. Et si je suis un bon devin, je choisirois plutôt le *banghé* que les deux autres, fondé sur cette conjecture que le *banghé*, au rapport de *Clussius*, a des qualités semblables à celles du *maslach*, *meslabk*, ou *measlack* des Turcs, qui n'est autre

chose que l'*ansiam* des Orientaux, selon la pensée de *Bauhin*. Si l'*ansiam* rend les hommes plus alegres et plus lascifs, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, le *banghé* ne produira pas de moindres effets, si nous en croyons ceux qui ont en ont usé, c'est-à-dire, qu'il nous rendra ardens à caresser les femmes, et nous causera en dormant d'agréables rêveries, si l'on s'en sert en petite quantité. Mais si l'on en prend beaucoup l'on en devient insensé : témoins les femmes indiennes qui, voulant témoigner l'affection qu'elles portoient à leurs maris pendant leur vie, prennent beaucoup de *banghé*, qu'elles mêlent avec du *sefane*, et se jettent ainsi toutes insensées dans le feu où l'on fait brûler le corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres, l'une que le *banghé* des Orientaux est le *banjain* des Egyptiens, que *Cesalpinus* dit avoir la semence dure et semblable à celle d'un

petit cochon; l'autre, que c'est l'herbe que nous appellons *strammonium* ou *pomme épineuse*, qui est une espece de *solanum* ; ou plutôt que nous nommons *chanvre*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident le *tabac*.

Ces conjectures sont appuyées sur le rapport d'un honnête homme, qui a passé quelques années dans les Indes, et qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensés auprès des femmes, et il me l'a dépeinte semblable à celle du *strammonium*. A quoi se rapporte fort bien ce qu'avoit appris *Hoffman* du médecin *Ratzemback*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une forteresse, qui fut prise par les chrétiens en l'an 1595, une grande quantité de semence.

D'ailleurs le *strammònium*, que les Turcs appellent *tatoula* ou *datoula* produit des effets semblables à ceux

du *banghé* ; car si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont accoutumées, il les rend joyeuses, et remplit leur imagination d'objets qui ne sont point désagréables : et parce que la plus grande passion des Orientaux, est celle qu'ils ont pour les femmes, il ne faut pas s'étonner si, ayant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils se sentent extrêmement émus auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y jouer ; car si ceux qui y sont le plus accoutumés en prennent la pesanteur de deux écus d'or, il en deviennent insensés pendant trois jours, si la dose est un peu plus forte ils en meurent, et une demi-once tue le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas, ce me semble, mal fondées. Cependant, j'ai appris depuis de bonne part, que le

banghé des Orientaux étoit une herbe et une composition qu'ils appellent *banghé* l'une et l'autre, au moins les Perses et les Levantins les nomment ainsi. Les Barbares de Madagascar et des isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique, les appellent *aleth mangha*; les Egyptiens *asis*, *assis* ou *axis*, et les Turcs *azarath*; or l'*assis* des Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *chanvre*. Puis examinant le *banghé* des Asiatiques et le *banjain* des Egyptiens, je trouve qu'il sont le *mangha* des Africains, à quelques lettres près. Ainsi, on peut conclure que l'herbe lascive dont *Théophraste* fait mention, est plutôt le chanvre que toute autre chose, puisqu'elle a une odeur vineuse, qu'elle cause l'ivresse et qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon livre de la boisson des peuples. Ainsi il ne faut pas croire que ce soit

ni le *satyrion* ni le *strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *surnag* des Africains, qui est peut-être notre *satyrion*, ni enfin le *ginzeng* des Chinois et des Tartares.

J'avoue que les Européens ne ressentent pas les mêmes effets de l'usage de ces *narcotiques*, que font les Asiatiques et les Africains. La coutume fait que ces drogues produisent des effets différens dans ceux qui en usent, et nous n'observons chez nous que la tranquillité de l'ame, le plaisir et la démangeaison du corps, au lieu des égaremens amoureux qui se remarquent chez les autres. Si tous ces remedes sont assaisonnés avec de l'ambre ou du musc, ils seront beaucoup plus efficaces, et exciteront davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en sont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la chair de lion, parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des

hommes ; car un médecin en ayant donné trois gros à *Aliso Vanicus*, pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remedes que l'on prend par la bouche ne sont pas les seuls qui excitent les hommes à embrasser amoureusement les femmes. Ceux que l'on applique par dehors y contribuent beaucoup, et l'on en forme des linimens pour en oindre les reins et les parties naturelles. Ces linimens se font avec du miel, du *storax liquide*, de l'*huile de fourmi volant*, du *beurre frais* ou de la *graisse d'oie sauvage* ; on y ajoute un peu d'*euphorbe*, de *pied d'alexandre*, de *gingembre*, ou du *poivre*, pour faire pénétrer les remedes et l'on y mêle quelques grains, d'*ambre gris*, de *musc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encore appliquer des remedes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer ; comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de

Galien, ils la communiquent aussi à tout le corps, car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encore une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis et courageux, Pour cela, on peut prendre de la poudre de canelle, de girofle, de gingembre et de roses avec de la thériaque, de la mie de pain et du vin rouge.

Mais cet homme dont nous avons parlé ailleurs, après *Celius Rodiginus*, se servoit d'un plaisant remede pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien fouetter dans l'action ; et si quequefois, par respect ou par pitié, on le fouettoit avec plus de modération, il se mettoit en colere contre celui qui l'épargnoit, si bien qu'il n'étoit jamais plus content que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déréglée.

CHAPITRE VI.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ni plus prompt, ni plus grand que celui de l'amour; il réjouit dans un instant tout notre corps, et ravit de joie toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous apprendre à aimer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne sais quoi d'amoureux, qu'elle cultive peu à peu, à mesure que nous croissons; et quand elle nous incite à carrresser une femme, je ne saurois dire en combien de manieres elle nous fait naître des contentemens. Les approches de l'amour sont aussi délicieuses que la jouissance même. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, et le souvenir en est agréable. La douleur que nous souf-

frons à aimer nous plaît autant que le plaisir même. Enfin toutes les passions de l'ame sont, pour ainsi dire, les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif et indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage, nous fait connoître celui qui en est l'auteur ; et je me persuade que Dieu a voulu nous en faire connoître l'excès et la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *S. Augustin* ne me l'avoit fournie dans son livre 14 de la cité de Dieu, chap. 17 ; et je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, et s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, et s'ils nous touchent si vivement au dedans et au dehors, puisque notre ame et notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptés, quelques saints que nous soyons, quand dans le mariage nous voulons nous appliquer à faire des enfans.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne saurois croire qu'un homme d'esprit pût se plaire à se repentir si souvent. Mais les idées trompeuses de l'amour sont si engageantes, qu'il est comme impossible de s'en garantir, et il faut que le plaisir que l'on prend avec les femmes soit bien grand, puisque, selon le sentiment de la plupart des Théologiens, les diables en sont si friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaisirs du mariage ne nous rendent pas heureux : au contraire, il y a peu de personnes qui ne se repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexions sur les attraits de l'amour, dont la nature nous a charmés, pour connoître que ce n'est pas où il faut nous arrêter; si bien que pour parler juste, il ne faut aimer les plaisirs du mariage que pour la génération et peut-être pour être chastes, et pour obéir aux ordres

de Dieu, qui veut garnir le Ciel des bienheureux, dont nous sommes les organes et les instrumens. Les hommes charnels n'entendent point ce langage, il n'y a que les spirituels qui le goûtent : car ceux qui croient que le bien de l'homme dans le mariage est dans la chair, et que le mal est ce qui le détourne des plaisirs ; que ceux-là s'en soûlent, et qu'ils y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vue que d'obéir à Dieu, et de satisfaire à ses commandemens ; qui ont une femme comme s'ils n'en avoient point, ainsi que parle *saint Paul*, et qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir ; que ces personnes-là se consolent en notre Seigneur !

Que si nous considérons le mariage avec toutes ses suites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs et des imperfections ; mais si nous l'examinons en qualité de chrétiens, nous verrons que c'est l'ouvrage de Dieu, que

Jesus-Christ a perfectionné par sa nrace, que nous avons perdue par gotre corruption. Si nous ne nous servons du milieu de *Jesus-Christ*, tous nos plasirs, quelques licitesqu'ils puissent être, ne seront que des malheurs et des disgraces. Le mariage sans *Jesus-Christ* est abominable; avec *Jesus-Christ* il est aimable et saint, puisqu'il l'a sanctifié avec tout oe qui en dépend.

J'avoue que nous ne saurions empêcher que l'amour ne se fasse partout ressentir, et que les hommes les plus retirés qui habitent les grottes et les déserts ne sauroient éviter ses atteintes. Il les touche aussi bien que nous, et cette passion se fait connoître dans les forêts les plus affreuses, aussi bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps ne consiste à ne ressentir aucune douleur. Celle de l'esprit réside dans la joie intérieure de n'être point esclave de ses passions; mais les plaisirs que nous pre-

nons dans le mariage sont quelque chose de divin, s'ils ne passent pas les bornes de la raison. C'est ce qui obligea les anciens à établir une *Vénus* honnête et modeste qui veilloit aux actions licites des femmes mariées, et c'est cette même volupté que la nature a donnée comme des attraits pour la perpétuité de notre espece.

Ce n'est point un crime que de prendre des plaisirs amoureux avec sa femme, si nous en voulons croire *saint Bonaventure*, et *Salomon*, le plus sage et le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaisirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avoit faite; et on ne doit point se persuader que la nature ait joint les plaisirs à la conjonction des sexes pour nous faire des crimes.

De ces trois sortes de volupté, savoir du corps, de l'esprit, et de l'amour, la derniere est sans doute la plus forte et la plus grande; notre corps et notre ame se fondent de joie, pour ainsi dire, lorsque nous

nous perpétuons : et ces deux parties de nous-mêmes ressentent tant de contentement, qu'on ne les a pu encore bien expliquer jusqu'à cette heure.

Si l'amour cause des égaremens et nous fait souvent perdre l'esprit, c'est une preuve de la violence de ses voluptés. Notre siecle nous fournit assez d'exemples malheureux, sans en aller chercher dans les siecles passés pour nous apprendre cette vérité. La chambre de justice que notre grand monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez, par les arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ces voluptés n'étoient pas si charmantes, et qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes effets, et jamais *Viturio* et *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmés.

L'homme et la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, et j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles et plus entortillées, qui engendre plus de vents, qui a l'imagination plus forte et le sang plus chaud et plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute pas que nos parties secretes ne soient pas beaucoup plus sensibles que celles des femmes; elles sont toutes nerveuses, ou, pour mieux dire, elles ne sont que de nerfs,: au lieu que les parties des femmes sont charnues, et par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté, D'ailleurs, nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillés, et nos testiculesne

sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs et de vaisseaux, pliés les uns sur les autres : si l'on pouvoit développer nos vaisseaux spermatiques, et qu'ensuite on les mesurât, je ne mentirois point en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouerons que les hommes n'étant pas si réglés dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents et d'esprits flateurs.

Nous avons encore l'esprit plus ferme, l'imagination plus forte que les femmes, les filets de notre cerveau sont plus tendus et plus durs, et quand nous aimons, nous aimons plus fortement et plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'aspect plus inconstant et l'imagina-

tion plus froide. Les fibres de leur cerveau sont plus mollettes et plus flexibles ; et bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin notre sang est plus chaud et plus âpre que le leur, il s'agite avec plus de force, et il s'est vu des hommes trembler de froid à l'approche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur et le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur et de leurs esprits pour les employer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrés de joie, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillés. Les vapeurs chaudes et chatouillantes qui s'en élevent et le mouvement précipité des esprits qui pénetrent nos membranes, ne contribuent pas peu à nos voluptés excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide et moins chaude, elle n'est pas remplie de tant d'esprits, et ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoi qu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécise et que l'on ne sauroit la décider, si l'on ne prend pour juge *Tirésias* qui ayant été femme et homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, et qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en étoient embrassées.

En effet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent avec plus de violence, ,quand elles

elles veulent être humectées par la semence de l'homme, et la femme ressent un plus grand plaisir lorsque ses parties attirent et sucent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception et qn'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchements considérables, si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpasoit d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sentiment, qui ne paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hypocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus longtemps. Car, puisque la nature fait notre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fût extrême; au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer; et c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tirésias* à don-

ner gain de cause à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaisir,

---

ARTICLE I.

De la maniere dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois point traité cette matiere, si je ne l'avois trouvée dans les livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on en puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les livres de la nature, ou dans ceux des fameux médecins, que la plupart des théologiens, des casuistes et des confesseurs n'ont jamais lus, si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matieres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'église, est de faire des enfans ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, et la condamne comme un crime capital si elle passe les bornes de la raison.

La religion chrétienne a donc en abomination les caressess de l'homme et de la femme qui ne se font que par délices; et la médecine qui s'emploie à conserver la vie des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent souffrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y présente. C'est contre cette vie abominable que *S. Paul* crie si haut dans le premier chapitre de son épître aux Romains.

Toutes les postures que la courtisanne *Cyrenne* inventa autrefois, jusqu'au nombre de douze, pour se caresser, que *Pheileinis* et *Astinase* publierent, qu'*Elephantis* composa en vers *Léonins*, et que l'Empe-

reur *Tibere* fit ensuite peindre autour de la salle, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, et qu'elles s'abandonnent plus aux voluptés amoureuses; en effet, leur passion est plus violente, et leur plaisir dure plus long-temps; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd par la foiblesse et la légéreté de leur jugement.

Quoiqu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siecles des postures de l'amour, et qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en sont mêlées; car dans ces sortes de matieres, par-tout où elles sont, elles emportent le prix.

La nature a appris à l'un et à l'autre sexe les postures permises et celles qui contribuent à la génération, et l'expérience a montré celles qui

sont défendues et celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les hérissons, nous alterons notre santé dans cette posture, et nous nous opposons même à la génération : car toutes nos parties nerveuses travaillent alors, et se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont éblouis, la tête en pâtit, l'épine du dos en souffre, les génoux en tremblent, et les jambes semblent succomber à la pesanteur de tout le corps. C'est la source de toutes nos lassitudes, de nos gouttes, et de nos rhumatismes. Mais encore la génération en est empêchée, car la matiere que nous communiquons à une femme n'est jamais bien reçue dans le lieu que la nature a destiné à cette usage. Le conduit de la pudeur est trop pressé par la posture de la femme, quand nous l'embrassons ainsi.

Etre assis n'est pas non plus la posture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne se joignent qu'avec peine, et la semence n'est pas toute reçue pour faire un enfant accompli dans toutes ses parties.

L'homme qui, selon les loix de la nature, doit avoir l'empire sur la femme, et qui passe pour le maître de tous les animaux, est bien lâche de se soumettre à une femme quand ils veulent prendre ensemble des plaisirs amoureux! Si cette femme est émue d'une passion déréglée, et qu'elle veuille s'abandonner aux voluptés d'un amour impudique, il n'est pas de l'honnête homme de lui plaire ni de se soumettre lâchement à elle. C'est une atteinte qu'il donne à son privilége, et une honte qu'il s'attire par sa propre complaisance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette posture une femme stérile, et si par hasard il en vient quelqu'un, il est ou petit ou im-

parfait. Le peu de matiere que le pere a donné pour le former, a si peu fourni d'esprits, que l'ame qui doit un jour s'en servir comme d'instrument pour ses plus belles facultés, ne fait dans la suite rien qui vaille, et les enfans en deviennent nains, boîteux, bossus, louches, imprudens et stupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des postures est celle qui est la plus licite et la plus voluptueuse, on se parle bouche à bouche, on se baise et se caresse, quand on s'embrasse par devant.

Si un homme est trop pesant, et que la femme soit extrêmement délicate, il me semble qu'on n'agiroit point contre les loix de la nature, si l'on se caressoit de côté, à l'imitation des renards. On éviteroit par cette posture tous les accidens auxquels une femme délicate peut être

exposée dans la posture la plus commune, et il n'arriveroit jamais par là de suffocation ni de fausses-couches.

Je mettrois ici la posture de caresser une femme par derriere parmi celles qui sont contre les loix de la nature, si un philosophe et deux médecins ne me disoient le contraire. En effet, toutes les bêtes, si nous en exceptons quelques-unes, se joignent de la sorte; et pour engendrer, la nature ne leur a point appris d'autre moyen que celui-là. La matrice des femelles est alors plus en état de recevoir la semence du mâle; elle la retient et la fomente plus commodement, si bien que ne s'écoulant pas si aisément de leurs parties naturelles que dans une autre posture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainsi des femmes fécondes qui étoient stériles auparavant.

Il est certain que l'anotomie nous montre que la matrice est beaucoup

mieux située pour la conception lorsqu'une femme est sur ses mains et sur ses pieds, que quand elle est sur son dos. Le fond de cette partie est alors plus bas que son orifice, et il n'y a qu'à jetter de la semence, elle y coule d'elle-même, et par sa propre pesanteur elle tombe où elle doit être conservée pour la génération. Cette posture est la plus naturelle et la moins voluptueuse. L'action de l'amonr nous donne d'elle-même assez de plaisirs, sans en chercher de plus grands par une autre figure, et je ne doute pas que les casuistes ne nous permissent d'en user de la sorte pour éviter l'excès de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Si une femme est naturellement si grasse qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'oppose à l'approche de son mari, fera-t-on une dissolution de mariage, plutôt que de conseiller à cet homme de carresser sa femme par derriere?

Mais encore puisque la loi com-

mande à un mari de rendre le devoir à sa femme quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce même devoir à son mari quand il ne peut dompter sa passion. Si par hasard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme, ne pourroit-on pas alors lui permettre de la caresser par derriere, plutôt que d'étouffer l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture, il n'y a point de crainte pour une fausse-couche, l'épine du dos souffre, plutôt que le ventre, les secoussès que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En effet, S. *Thomas* (*), qui est

(*) Monuerim aliquando conversionèm debiti sitûs omninò culpâ vacare: cùm non captandæ voluptatis gratiâ, sed aliquâ justo causa intercedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtum metum, 4. D. 31. IN EXPOS. LITTERALI.

estimé parmi les théologiens pour un des meilleurs casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous apprend qu'il n'y a point de crime, quand des personnes mariées se caressent par derriere, pourvu que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes légitimes, comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros, et qu'il a peur d'étouffèr dans les entrailes de sa femme l'enfant qui en doit bientôt naître.

Si *Paul Eginette* et *Mercurial*, après le philosophe *Lucrece*, ont été de ce sentiment, que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derriere que par devant, je ne saurois me persuader qu'ils aient voulu parler de ce crime énorme, auquel l'Ecriture ne donne pas de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, et les philosophes qui suivent les loix de la nature ne sont jamais infectés d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de

caresser sa femme de quelque maniere que ce soit, pourvu que la volupté ne soit pas excessive, que notre santé n'y soit pas intéressée, et que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pensent *saint Thomas*, comme je l'ai dit, le *cardinal Cajetan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *saint Matthieu*, et quelques autres casuites.

Mais je m'apperçois ici plus qu'ailleurs, que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pu choisir des termes moins durs pour expliquer mon sentiment sur ce sujet, et si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienséance, comme le fit autrefois *saint Augustin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matiere que je traite.

ARTICLE

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands priviléges que la nature nous ait donnés, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espece de tyrannie, et qui les charme d'une maniere si extraordinaire, que même les plus barbares en sentent les attraits. C'est ce qui oblige encore aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique de mettre sur le trône des hommes les mieux faits d'entr'eux, et c'est aussi ce qui inspiroit à un évêque de Milan, de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites et les plus accomplies.

La beauté que l'on admire dans

les femmes est un puissant aiguillon pour nous exciter aux délices de l'amour, elle nous engage à les aimer, et ce que l'avocat *Hiperis* n'avoit pu gagner par son éloquence sur l'esprit des juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moyen de se garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît et la tyrannie de la beauté dont elle est ornée, est si puissante, que malgré nous, nous devenons ses esclaves : témoin *Néron*, qui, gagné par les attraits de *Poppée*, ne put jamais se garantir des attraits de ses charmes. Sa beauté lui enflamma le cœur et l'appella au dernier plaisir, comme *Pétrone* (*) nous le rapporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme : en effet, sa taille est haute, bien

---

(*) Ipsa corporis pulchritudine ad se vocante trahebat ad Venerem.

prise et des plus fines ; son air a un je ne sais quoi si rempli de majesté, qu'il inspire du respect aux plus hardis; son humeur est agréable, et son esprit vif et brillant. A la considérer en particulier, son embonpoint est accompli, et le tour de son visage est merveilleux. Ses dents sont blanches, ses joues et ses levres sont de couleur de rose, son front est assez large, ses yeux grands et bleus, bien ouverts et pleins de feu, ses sourcils noirs, sa bouche et ses oreilles petites, son nez bien fait, sa gorge un peu élevée, ses mains longues et ses doigts déliés, sa poitrine large, son flanc pressé, ses pieds petits et délicats; en un mot, la beauté femelle a tout ce qui peut nous séduire en s'emparant de notre raison. Et si l'on veut une beauté qui plaisoit aux anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement frisés, qui lui battent agréablement les épaules; que son front est petit, au-dessus duquel on voit de véritables cheveux

retroussés agréablement ; que ses sourcils se courbent ; que ses yeux sont plus brillans que les étoiles dans l'obscurité de la nuit ; que son nez est un peu aquilin ; que sa bouche est petite, semblable à celle de *Vénus* de *Praxitele :* enfin, que son visage, sa gorge, ses bras et ses jambes ornés de liens, de colliers et de brasselets d'or, effacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité, il est bien mal aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soupirent. Un homme même à qui la nature a fait présent d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes ; et si *Spurine*, gentilhomme Toscan, ne se fût blessé au visage, pour en effacer la beauté, jamais il n'eût été à lui-même, et cette beauté eût été assurément une des principales sources de l'embarras et des désordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'aient

été superbes ou impudiques ; et il semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle pour n'être pas estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en effet.

Que rarement la chasteté
Se soutient avec la beauté !
Qu'il est charmant de plaire et de passer
pour belle !
Et que de ce plaisir flatteur,
A l'engagement de son cœur,
La pente est douce et naturelle !

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrthe, et c'est encore aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes ; qu'il s'en est vu qui, étant presque impuissans à l'amour par la froideur de leur tempérament, en ont été échauffés et se sont trouvés capables de génération.

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, et ménage si fort nos passions, qu'elle

les fait agir, comme si elles lui appartenoient ; et jamais *Urie* n'auroit été sacrifiée à la passion d'un Prince, si *Betsabée* n'avoit été belle.

A la vue d'une belle femme tout s'émeut chez nous, et notre amour, qui, au rapport de *saint Jérôme*, n'est autre chose dans l'Ecriture que la charité et le desir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus, sans avoir des forces surnaturelles. Un casuiste seroit bien facheux s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles lorsque, transportés de la beauté d'une femme, nous la caressons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre cœur; nos parties naturelles se gonflent et s'agitent en dépit de nous, si bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun que la beauté a des attraits pour elles. En effet, les jours ne nous semblent durer que des momens en la compagnie d'une belle femme, et alors nous ne nous apper-

cevons presque pas que nous avons faim, et nous méprisons toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement le plaisir de l'amour. Nos caresses réitérées ne nous semblent ni fades ni ennuyeuses : la beauté les fait renaître sans peine, et nous donne de nouveaux desirs et de nouvelles forces pour la jouissance.

Je m'étonne que les plaisirs du mariage soient présentement en horreur et qu'on nous défende d'en jouir. Je ne sais si cela est bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une chose sainte et vénérable, et d'avoir de l'horreur pour les plaisirs qui en sont inséparables. C'est avoir de l'appétit, et vouloir manger et boire, sans s'appercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raison, que d'honorer un sacrement et en même-tems d'abhorrer ce qui en est le sceau ? Mais Dieu est admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, et en même-tems des plaisirs

excessifs pour l'action du mariage ; et en même-tems il nous défend d'en jouir avec excès. Sans ce contre-poids nous serions malheureux, et nous nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes sortes de maux, et qui empêcheroient la génération, qui est le véritable dessein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligés de nous approcher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se roidir, et nous sentons dans notre cœur je ne sais quoi qui nous rebute et qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du tems pour nous y disposer, et encore après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une laide femme. Il faut qu'*Anar-*

casis se couche, et s'excite long-tems, sans cela il n'agiroit point, et ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu et un glaçon. La nature nous embrase le cœur pour nous joindre, en même-tems cette même nature glace nos parties amoureuses pour fuir, pour traduire ici la pensée de *saint Augustin.* Ces deux passions opposées nous causent d'étranges peines : et si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prêtons à cette femme nous épuise tellement, que nous sommes ensuite accablés des mêmes incommodités qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plupart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles, et le cerveau où ces passions opposées se font la guerre, s'affoiblit incessamment quand il faut envoyer ses esprits ailleurs ; si bien que l'on pour-

roit dire qu'une seule caresse faite à une laide femme cause plus de foiblesse et de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur, et qui en multiplient les esprits ; mais la laideur a je ne sais quoi qui le ferme et qui le glace.

S'il naît par hasard des enfans de ces conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes et stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé quand l'on embrasse une laide femme, que quand l'on en caresse une belle ; et que si j'ose décider en théologien, c'est un plus grand crime de caresser une laide femme que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celle-ci dont on ne puisse se garantir, il y a des défauts dans l'autre qui ne devroient pas permettre de

s'en approcher; si on le fait sans y être attiré par la beauté, la bonne grace et les autres agrémens qui nous éblouissent pour l'ordinaire; il faut croire, avec *saint Chrysostome*, que, s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme. La premiere auroit trop d'empire sur lui, et seroit plutôt commune que particuliere. L'autre lui causeroit cent repentirs, et peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliere.



CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux, et s'ils vivent plus que les autres.

Nous commmençons à mourir dès que nous commençons à vivre : et bien que les causes de la vie et de la mort semblent être si opposées entr'elles, elles sont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie subsiste par le moyen de la chaleur naturelle, dont l'ame se sert comme d'un instrument qui lui est absolument nécessaire. La mort est la perte de cette même chaleur, qui, agissant continuellement sur notre humide radical, le dissipe sans cesse en se détruisant soi-même.

La nature, qui a une prévoyance admirable pour conserver tout ce

qu'elle a fait, n'a jamais su consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y opposer par deux moyens. La nourriture répare incessamment ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, et la génération perpétue leur espece.

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matieres qui les composent, la nature a donné l'air, les alimens et la boisson pour réparer par autant de moyens ce qu'ils perdent à tout moment. La premiere remplace les parties les plus spiritueuses, l'autre rétablit les plus solides, et la derniere enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espece. Elle a distingué leur sexe non-seulement par leur complexion, mais par la situation et par la différence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de

la même façon les uns que les autres, la belette, la vipere et le poissons ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader, mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. Les *cavales* de Portugal engendrent de la même façon que les femmes ; il faut être fou pour croire que ce soit le vent du septentrion qui les rend fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardents desirs les animaux ont de se joindre, quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie; et pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessamment, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre, et nous vivons même misérablemet s'il est impur et mêlé des vapeurs et des exhalaisons qui

nous sont contraires. Il est encore aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents qui en corrigent les mauvaises qualités, et qui l'empêchent de se corrompre, et de là vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Gênes, le vent du septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualités salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air. Il ne doit pas avoir des qualités excessives ni une matiere trop étrangere pour nous nourrir, mais un certain tempérament et une certaine matiere qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cette aliment que reçoit tous les jours notre estomac, ne saurait s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre : et nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espece d'ébullition, par le moyen de laquel-

le nous puissions ensuite nous nourrir. Car, comme dans une grande sécheresse, les plantes meurent faute de pluie, ainsi nous cesserions bientôt de vivre si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui, favorisant nos coctions, réparât incessamment les parties humides, qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la vie, plus on a de plaisir à les posséder; et parce qu'il n'y a rien au monde de plus nécessaire que la boisson, aussi le contentement est excessif quand nous assouvissons notre soif. La faim n'est pas si violente que la soif, qui est un desir de se rafraîchir et de s'humecter, ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, et pour l'espece de breuvage et pour la maniere de s'en servir.

Mais parce qu'il y a de plusieurs sortes de breuvages, dont les uns sont plus sains que les autres, celui

qui est le plus propre à étancher la soif, est aussi celui que la nature, comme une mere et une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je sais que l'art en a inventé de plusieurs sortes, que l'on a faites par l'expression de quelques fruits, ou par l'infusion et par la décoction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques semences, ou enfin par le mêlange de *sucre*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre*, et de quantité d'autres choses, que les hommes ont cherchées pour s'empêcher de boire de l'eau crue, et pour se faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *vin*, le *cidre*, la *biere*, *l'hydromel*, le *chocolat*, le *tzibet*; en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons nous ne nous servons guere ici que de vin et d'eau; car pour les autres liqueurs, et principalement pour la biere et pour le cidre, l'on n'en use guere où le vin

est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la biere, outre qu'elle est un peu amere et désagréable à boire, embarrasse fort les entrailles par l'épaisseur et la viscosité de sa matiere, et souvent y fait naître des vents et des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs et les reins en sont incommodés. Elle apporte même des douleurs de tête. Enfin, par son usage continuel, elle donne quelquefois la naissance au *scorbut* et à la ladrerie blanche, ainsi que nous fîmes voir il y a quelques années dans un traité de cette premiere maladie, que nous fîmes imprimer par le commandement de *monseigneur Golbert de Terrou.*

Le *cidre* est accompagné d'une humidité superflue, qui ruine le foie, et qui y assemble avec le tems beaucoup de mauvaises humeurs. La gale et la foiblesse des sens viennent souvent de son usage immodéré, et nous avons quelquefois observé que

pour peu que l'on ait des dispositions à la ladrerie blanche, le *cidre* suffisoit pour rendre cette maladie incurable.

Le vin, que l'on peut nommer le sang de la terre, est l'ennemi capital des enfans. La jeunesse en est corrompue, parce qu'elle s'en sert souvent comme d'un doux poison. Mais pour ne m'étendre pas davantage sur ce sujet, l'on me permettra de dire en général qu'il est contraire en toute sorte d'âge par l'excès de sa chaleur et de son humidité; d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui sont causées par son excès, conduisent ceux qui en sont attaqués dans des suites funestes, et dans des convulsions horribles, qui les menent indubitablement à la mort.

Nous avons presque tous, tant que nous sommes, les entrailles échauffées, la tête foible, le sang trop chand, et nous sommes sujets, principalement en cette ville, à des fluxions

importunes. Ce siecle est rempli de bilieux et de mélancoliques par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insupportable : et ce seroit alors faire une grande faute que d'user du vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines, à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire appaise d'abord la fureur des fievres. Elle tempere les entrailles qui en sont incommodées, et guérit presque elle seule les grands maux, qui souvent ne peuvent être combattus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau et le plus nécessaire de tous, Elle est tellement utile à la vie spirituelle et temporelle, que nos plus sacrés mysteres ne sauroient être célébrés sans eau, et que nous ne saurions vivre sans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a estimée si nécessaire aux hommes, qu'elle en a mis partout où l'on se peut trouver, et je

puis dire que ç'a été l'eau plutôt que le feu qui a été la cause que les hommes se sont mis ensemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux est celle qui est froide, claire, pure, légere et sans saveur: ce que l'on peut appeller douceur dans l'eau, qui s'échauffe en peu de tems, et qui se refroidit de même: enfin, pour être bonne elle doit être sans odeur, elle doit plaire à la langue, et au palais, et être agréable à la vue. Ce sont des marques assurées qu'elle passera bientôt par les urines, et qu'elle ne chargera pas l'estomac après l'avoir bue. Celle qui sort de la crevasse d'un rocher exposé au soleil levant, aura toutes ces bonnes qualités; mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du prince *César Germanicus* aux côtes de *Frise*, où elle but de l'eau d'une fontaine minérale qui la rendit en peu de tems presque toute scorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *citerne*, ou de *riviere*, est très-excellente à boire, pourvu qu'elle ait les qualités que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit fort nette, le *puits* découvert, la *citerne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, et que la *riviere* n'ait point de boue dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces especes étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale, et empêche la dissipation, tempere la chaleur des hommes de quelque âge et de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps. Elle distribue l'aliment qui nourrit nos parties Elle appaise piussamment les ardeurs de la colere et de la bile, que le vin excite d'une maniere extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer sages les rois de Perse, qui faisoient porter par-tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe*.

En effet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte et nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes et bilieuses ne nous fassent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaisir et de tranquilité, et les fluxions n'en sont jamais excitées comme par le vin.

Après tout, si nous considérons les bons effets que produit l'eau dans ceux qui en usent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce, et les sens plus vifs : qu'elle répare les forces, et qu'enfin elle fait vivre plus doucement. En effet, *Samson* n'eut jamais été si fort, si sa boisson ordinaire eût été autre chose que de l'eau.

Le vin au contraire émousse la pointe des sens, augmente les douleurs de tête, et fomente la chaleur des entrailles qui est souvent excessive : il brouille l'imagination; il efface la mémoire et trouble la rai-

son : il corrompt les humeurs, et souvent il cause par son excès la stérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naissent de parens débauchés.

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame, et qu'il excite l'esprit, car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas long-tems quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pied d'un arbre, qui rend, à la vérité, son fruit et plus coloré et plus mûr, mais qui tue l'arbre bientôt après,

Qu'on ne me dise pas encore, pour mépriser l'eau, qu'elle ne convient ni aux sains ni aux malades, et qu'*Hypocrate* et *Galien* se servoient de vin pour guérir la plupart des maladies aiguës. Car si l'on examine de bien près ce que ces deux médecins en raportent, l'on verra aussitôt que la boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades étoit plutôt de l'eau que du vin, puis-

qu'ils

qu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois rapporter ici pour faire valoir l'eau, ce que ce dernier médecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vu personne attaqué de fievre ardente qu'il n'ait guéri après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne seroit pas encore assez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir rapporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formés ne lui étoit semblable ; si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, et si notre cœur même n'en étoit incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvriere de toutes choses, nous veut sans doute marquer par-là que comme l'eau est ce qui nous donne l'être et nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre,

lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espece.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encore voir que l'eau est une excellente chose, et qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le déluge, les hommes ne buvoient que de l'eau, et l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vu qui ont atteint des huit et neuf cents ans. Et présentement même il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siecles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misère, et c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-tems, qu'ils ont eu l'esprit sain et le corps robuste, et qu'il ont été agréables à Dieu et aux hommes.

Depuis que l'on a porté du vin et de l'eau-de-vie dans le Canada, les Iroquois, les Hurons et les Algonquins ne vivent pas si long-tems qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets, pendant le peu de tems qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoutons encore à cela que la nature a des appétits secrets pour demander ce qui est leplus propre à la vie, et parce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin, et une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de chaleur pour ne pas en devoir chercher au dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vue plus perçante et l'esprit plus éclairé ; ils aiment davantage les sciences, et sont plus propres au conseil et aux grandes affaires. Il est vrai que le vin nous

donne du feu et nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes; mais en vérité il ne nous cause de de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes fait notre tempérament, et l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds et plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la nature, et parce que la génération en est la plus belle et la plus considérable, aussi ne s'accomplit elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particuliérement ces deux principes que la nature emploie tous les jours pour engendrer toutes choses, et j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire, si je n'apprenois de quelques philosophes et de l'expérience même que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des ani-

maux, car outre tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous savons que les pays médiocrement froids, sont beaucoup plus peuplées que ceux du Midi, et qu'il se trouve plus de villes sur le rivage de la mer et sur les bords des lacs et des rivieres, que dans la plaine. On n'en sauroit donner de plus forte raison, sinon que les pays du Septentrion et les bords des étangs, des rivieres ou de la mer, étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle pas des poissons qui multiplieut bien plus que les animaux terrestres! Nous avons l'expérience en France que ceux qui ne vivent presque que de coquillages et de poissons, qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardents à l'amour que les autres. En effet, nous nous y sentons bien plus portés en carême qu'en tout autre saison, parce qu'en ce tems-là nous ne nous nourrissons que de poissons et d'her-

bes, qui sont des alimens composés de beaucoup d'eau.

Après tout, l'illustre Tiraqueau n'eût pas engendré 39 enfans légitimes, s'il n'eût été un buveur d'eau : et les Turcs n'auroient pas aujourd'hui plusieurs femmes, si le vin ne leur étoit défendu ; car puisque l'eau est d'elle-même venteuse, elle cause aussi aux hommes qui en usent pour boisson, plus de chatouillemens que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin, et je suis assuré que pour la génération, l'humidité et les vents sont deux choses qui sont les plus nécessaires.

Il est donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau sont plus amoureux et qu'ils vivent plus que les autres.

CHAPITRE VIII.

Si la Femme est plus constante en amour que l'Homme.

Les saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps et sur nos humeurs ; nous ne sommes pas de même en été comme en hiver. La bile domine dans cette saison-là et la pituite dans celle-ci. Ainsi l'approche ou l'éloignement du soleil cause la variété de notre tempérament. L'été nous échauffe le sang, l'automne le seche, l'hiver le refroidit, et le printems l'humecte et le rend fluide : si bien que la variété des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps; et comme nos inclinations suivent notre tempérament, au rapport de *Galien*, si notre complexion est changée par la variété des saisons, selon que

l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soyons présentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La variété des climats fait encore en nous la variété de nos inclinations. Nous sommes à Archangel d'une autre humeur pendant l'hiver que nous ne le sommes à Alexandrie d'Égypte l'année suivante, pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre et les autres choses, changent si fort notre complexion, et elle est si différente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des effets tout opposés.

L'âge nous rend plus inconstants que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons présentement dans un âge plus avancé; et notre vieillesse ne peut supporter le souvenir des foiblesses de nos premieres années; si bien qu'il y a des plaisirs et des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois,

toutes les semaines, et même tous les jours, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang et de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous soit naturel; car lorsque nous avons trouvé quelque chose d'assuré et de constant, bientôt après nous nous en rebutons, et notre constance n'est pas de longue durée. Nous sommes de véritables Pyrroniens, tout tant que nous sommes, et nous flottons entre la vérité et le mensonge.

Quand nous faisons réflexion sur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous sommes donc inconstans puisque nous les connoissons. Que l'on regarde dans l'antiquité, si l'on trouvera quelque homme constant, qui ait dressé sa vie sur quelque chose de ferme et d'assuré. Si on le rencontre, qu'on examine

s'il n'a rien de fardé, qu'on le pratique dans sa maison, qu'on le voie dans son particulier, pour savoir s'il exécutera bien le modele de vie qu'il s'est prescrit; et après cela, je suis assuré que l'on ne trouvera personne dont les actions de sa vie soient constantes. On ne verra que saillies qui naissent d'un principe inconstant. L'imagination grossit les objets, et nous les fait voir tout autres qu'ils ne sont. Ce n'est pas notre raison qui nous conduit, c'est la coutume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'appétit et les occasions qui nous ménagent. Notre volonté n'est point juste, nous voulons et nous ne voulons pas. Nous désirons présentement une femme, et demain une amie. En vérité, notre vie n'est qu'un mouvement inégal et irrégulier. Nous nous troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre nature, et je puis dire hardiment, que *l'homme est un animal le plus inconstant, et le plus contrefait qui soit au monde.*

Ce magistrat, dont la réputation est établie et la vieillesse vénérable, qui donne du respect à tout le monde par sa gravité, se gouverne, comme on le croit, par une saine raison de juge, selon l'apparence des choses; avec justice, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui souvent les accompagnent et qui ne frappent que les foibles esprits. Il entre au palais avec une gravité catonique. Il se place sur les fleurs de lis pour y rendre la justice; mais si l'avocat ne lui plaît pas, qu'il ait une voix enrouée ou une langue begue, qu'il soit laid de visage, ou que par hazard il laisse cheoir son bonnet, alors la gravité du magistrat se perd, il en rit, il en badine. Il n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela seul suffit pour faire une injustice, et pour faire perdre le procès à l'avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme! Il a souvent des mouvements de fievre que la santé ne sauroit imiter.

Cette demoiselle (*) dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Séneque*, pour en parler encore ici, qui étoit l'exemple de la chasteté et de la constance de son voisinage, et qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un soldat, qui lui en conte, et qui fait avec elle ce que la bienséance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, et présentement il n'y a point de joie à laquelle on puisse comparer la sienne. Elle se sent heureuse, mais c'est d'un bonheur de frénitique, qui a ses fougues et ses saillies. En vérité, l'homme est un caméléon, qui change de couleur selon les différens lieux où il est. Il n'est pas besoin d'en rapporter ici d'autres exemples pour le prouver, et si d'un nombre infini nous en voulions choisir quelqu'un, nous dirions

(*) La matrone d'Ephese.

que

que l'Empereur *Auguste*, quelque grand qu'il fût, ternit sa gloire par sa grande inconstance. Certes nous n'allons pas, on nous emporte tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier fort courageux, parce que la nécessité, la colere et le vin lui échauffoient l'imagination, est aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité et quelle inconstance est ceci! Cette variété a pourtant ses causes, puisqu'elle semble être si naturelle à l'homme.

On ne se tromperoit peut-être pas si nous attribuions notre inconstance à l'ordre que Dieu a donné à la nature, qui ne se conserve que par des changemens réciproques et successifs. Les astres ne demeurent jamais en repos; les saisons sont opposées les unes aux autres; les élémens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre sans se détruire. Toutes les générations du monde ne se font et ne se

conservent que par des changemens : l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matieres différentes, et ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur où réside l'ame comme dans son trône, est-il toujours dans une même assiette ? Le sang par lequel nous vivons, est composé de parties si différentes, que nous ne vivrions pas si sa matiere étoit égale, et ses qualités semblables. Enfin, tout ce qui est au monde ne se fait et ne se conserve que par la variété et l'inconstance. Ainsi, l'instabilité de notre tempérament faisant l'inconstance de nos inclinations, contribue à la beauté du monde raisonnable, et à nous rendre variables et légers.

Or, puisque nos actions dépendent de notre tempérament et que notre tempérament est si inconstant par le changement de nos humeurs, nous pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant et le plus incons-*

tant de tous les animaux, et que sa raison, bien loin de détruire sa foiblesse, sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstans, et en avoit découvert la cause, il me semble que je puis présentement examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, est en général le plus inconstant, et puis descendant dans le particulier, voir lequel des deux est le plus léger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au livre 2, ch. 3, art. 2, que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'il étoient plutôt formés dans le sein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs, et qu'ils naissoient aussi plutôt, qu'étant nés, ils agissoient avec plus de force et de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient; qu'ils avoient le pouls plus plein et plus fort, et

qu'enfin comme les bêtes mâles étoient les plus fermes et les moins molles, les hommes aussi étoient plus vigoureux, et par conséquent plus chauds, et bien que nous ayons dit au même lieu qu'il y en avoit qui croyoient que les femmes fussent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils se trompoient lourdement, puisque les raisons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides et plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à des difficultés qui sont décidées ailleurs d'une maniere claire et convaincante. Il suffit que nous disions seulement que les femmes en général étant froides et humides, si on les compare aux hommes, elles ont aussi l'imagination plus foible, la raison moins solide, et la volonté plus légere; parce que la force de leurs facultés ne dépendant que de la chaleur des esprits et de la fer-

meté des parties dont l'ame se sert pour les faire agir, et que les femmes n'ayant ni tant de chaleur d'esprits, ni tant de fermeté des parties que les hommes, on peut dire que les facultés de leur ame sont plus foibles et plus languissantes.

Sur ces principes, les jurisconsultes veulent que les femmes aient des curateurs, et qu'elle rendent compte de l'administration des biens de leurs enfans, parce que, selon le sentiment de *Ciceron*, elles sont si foibles, qu'elles ne sont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encore qu'elles soient mises à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont dessein de savoir dans les conspirations notables; car comme les femmes, ajoutent-ils, sont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'ils en falloit user de la sorte.

En effet, les femmes ue sont pas plus constantes que les enfans, dont le tempérament est presque tout sem-

blable, car elles sont humides comme eux, et leur chaleur médiocre est si embarrassée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foiblesse et de leur inconstance.

Salomon, le plus sage de tous les hommes, qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, et dit fort à propos, que celui qui a une femme dans sa possession, qui tâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité, elle est bien légere par sa nature, et se laisse aller aisément aux petites choses par la foiblesse de son jugement ; elle s'arrête à la bagatelle, et passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions languissantes ; en un mot, elle est plus foible et plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand, plus vigoureux, plus agissant ;

ses conceptions sont meilleures, et son raisonnement plus fort. Ils est plus résolu et plus ferme dans ses affaires, plus constant dans ses entreprises, et plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus seche et plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme et qu'il soit le maître et le seigneur de la famille.

La constance de quelques femmes exposées aux tourmens, ne me fera pas ici changer de sentiment. Nous savons que la belle *Léene* aima mieux se couper la langue et la cracher aux yeux du bourreau, que de rien révéler du meurtre du tyran; et que la constante *Epicaris* se résolut plutôt à mourir, que de rien avouer dans la conspiration de *Néron*; mais comme ces exemples sont fort rares, et que pour faire une maxime générale on doit en avoir plusieurs, je demeurerai toujours dans

mon sentiment, et je dirai que les femmes en général sont plus variables que les hommes. Mais peut-être se trouvera-t-il des occasions où elles le seront moins que nous, c'est ce que nous voulons présentement examiner.

L'amour est une passion si badine et si violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avoue que nous en sommes tous touchés; mais à dire le vrai, les plus foibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarrassés que nous. Et, comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-tems, et qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous; car l'amour cesse quand on n'aime plus, et l'on doit toujours aimer réellement pour dire que l'on aime,

Si nous considerons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous apprend que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer, et les oblige en même-tems à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertés permises. La pudeur est encore une certaine honte qui les retient dans leur devoir, et qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui accompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenue, qui est naturelle aux femmes, ne s'éloigne guere de la constance, je pourrois dire qu'elle est sa compagne inséparable.

D'ailleurs, il y a peu de femmes qui n'aiment éperdument ceux avec qui elles ont pris le dernier plaisir. Elles sont tellement attachées à leurs premiers amans, que si par quelque grande considération elles sont obligées de s'allier à d'autres, elles conservent toujours dans leur

cœur un je ne sais quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur virginité.

Au reste, nous savons qu'elles sont plus sédentaires et moins propres aux affaires que nous, et que la solitude et l'embarras de leur ménage les éloigne des compagnies, si bien qu'elles n'ont pas si souvent que nous des occasions où elles puissent être infidelles.

Enfin, les loix les retiennent en punissant sévérement celles qui ont été trop légeres, en les condamnant à être rasées et à être mises dans une prison perpétuelle pour avoir été trop inconstantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament; car quoique *Lepidas*, *tante de Néron*, sous le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne se soit jamais connue vierge, que les deux *Tullie*, les deux *Jeanne de Naples* et quelques autres, aient fait gloire d'ê-

tre caressées par plnsieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable, savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur notre tempérament, et les inclinations qui le suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes que l'amour ne nous assujettit pas avec tant de tyrannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des affaires nous embarrasse; pour nous délasser, nous prenons le premier jouet et le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes. Nous en contons hardiment aux premieres que nous trouvons, et souvent nous nous satisfaisons où les occasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre pour nous assujettir à une constance tyrannique, et les dégoûts que l'amour nous fait naître pour une

personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plu pendant huit jours, nous déplait ensuite, et les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bientôt changés en de nouvelles espérances pour une autre. Il nous fait accroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passés, et ainsi il fomente notre inconstance naturelle par cette nouvelle piperie et par ces vaines espérances.

Au reste, comme les plaisirs et les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, et que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insuportables et mieux fondés, l'amour, qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand et plus peuplé, nous persuade adroitement par des sentimens secrets que le changement nous sera plus agréable et plus voluptueux que la constance, et alors nous sommes si simples, que bien que nous

ayons l'expérience du contraire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secretes et à ses mouvemens cachés : témoins une infinité d'hommes qui surent parfaitement aimer, et qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconstans de tous. Certes *Tibule* et *properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstantes, quand il est question d'aimer, puisque le premier abandonna *Délie* pour *Némese*, et qu'il se dégoûta de toutes deux pour caresser *Néere*, que l'autre ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchoit avec empressement les caresses de plusieurs hommes, parce qu'elle étoit raisonnable, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions? Plus l'on est raisonnable, plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour; et comme l'amour est qu'elque chose

de naturel, et qu'il obsede tout le monde; on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses appas, et qu'ordinairement il trouble l'ame des uns et des autres. Mais comme l'amour excessif est une maladie commune aux deux sexes, ceux qui ont le plus de force d'ame, résistent plus courageusement à sa tyrannie; et si quelquefois ils en sont épris, ils changent souvent d'objets pour éviter les alarmes et les embarras qu'il donne toujours; au lieu que les petits esprits n'ayant pas assez de force d'ame pour résiter à ses mouvemens secrets, et d'ailleurs étant plus timides, ils se laissent lâchement emporter par la foiblesse de leur condition, et demeurent ainsi continuellement liés à la personne qu'ils aiment.

S'il est donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'assujetir long-tems à l'empire de l'amour, et qu'ils ne suivent qu'avec saillie ses

inspirations secretes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils sont en amour beaucoup plus inconstans que les femmes.

CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer sans être jaloux.

JE ne saurois me persuader que les Stoïciens, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens philosophes, fissent leurs sages, exempts de toutes de passions. Ils savoient très-bien que la passion leur étoit si naturelle, qu'il étoit impossible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit si essentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le philosophe *Séneque*, qui étoit le maître de cette secte, nous serons convaincus de cette vérité. Il avoue franchement que le sage ne peut s'empêher d'avoir des émotions dans l'ame

mais aussi que sa raison peut bien s'opposer puissamment à leurs excès.

En effet, puisque nous sommes composés d'intelligence, d'ame, d'esprit et de corps, comme nous le prouverons ailleurs, que notre intelligence a quelque rapport aux anges, et que notre ame venue de nos parens participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'une et à l'autre. *Moïse* nous apprend que les anges ont été jaloux et orgueilleux tout ensemble, et nous voyons par expérience que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions déréglées; témoin le bouc qui tua le pasteur *Gratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa chevre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoi qu'en veuillent dire les médecins, puisque depuis le commencement des siecles jusqu'à présent, l'on n'en a trouvé aucun qui en ait été exempt.

Notre corps est composé de parties si différentes en tempérament, et nous sommes exposés à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vrai qu'il y en a de légeres et de fortes, et que de ces dernieres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point; et d'autres pernicieuses, dont on ne peut réchapper à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces dernieres maladies que les médecins disent être contre les loix de la nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposés qu'aux légeres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toujours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le sage, ont avoué facilement qu'il n'en avoit que des émotions légeres qui pouvoient être

domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le sage étoit exempt de passions. Mais ils sont demeurés d'accord que les autres hommes y étoient sujets comme les bêtes, et que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient. De sorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles étoient sans remede, et d'autres, quoique grandes, que l'on pouvoit guérir par des remedes efficaces et salutaires.

Puis donc que les passions sont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalousie, qui en est une des plus violentes, et qui est comparée à la mort et à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais; et comme elle vient de l'amour, nous sommes obligés de croire que tous ceux qui aiment sont jaloux; c'est ce que nous avons dessein de prouver par ce discours.

Il n'est pas besoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait di-

verses peintures dans tout ce livre, où nous avons exposé aux yeux de tout le monde sa nature et ses effets: il suffira seulement de parler ici de la jalousie, qui en est comme la fille.

Nous avons dit ailleurs que la beauté avoit des charmes si puissans, principalement si elle se trouvoit dans un sexe différent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, et quelques efforts que nous puissions faire, il étoit presque impossible de nous en defendre. En effet, elle a tant d'attraits pour nous, qu'elle embrase d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté, et qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles appas. Alors, elle cause en nous un ardent désir de posséder une belle personne; et c'est ce désir que nous nommons *amour* qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conserve des idées présentes à l'objet

absent, et reçoit une extrême joie quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les vérités que l'on en débite, souvent il s'y glisse des mensonges et des impostures, et les véritables rapports sont souvent mêlés avec les faux. C'est ce qui mene l'ame dans l'erreur, qui la fait entrer en défiance par des soupçons, des conjectures et des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une personne, et en même tems on pense que cette personne peut être inconstante et qu'elle cesse d'aimer, c'est ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuissance de *Néron*, comme *Pétrone* l'observe. Alors par la foiblesse de notre nature, et par l'imposture de l'amour, ces conjectures se changent en preuves, et ces doutes en convictions, quelque assurance que l'on ait de la personne aimée. En vérité, nous ne saurions bien aimer sans être jaloux; car après être arrivés à ce

haut degré d'amour où nous ne pouvons demeurer par notre inconstance naturelle, nous sommes obligés de tomber dans la froideur ou dans la haine, en passant toujours par la jalousie. Le médecin *Celse* *, qui est un maître dans la connoissance de la nature de l'homme, a dit fort à propos qu'un homme qui est plus gras qu'à l'ordinaire, devoit craindre de tomber malade, parce que les choses de ce monde étant toutes inconstantes, il ne devoit pas demeurer long-tems dans cet embonpoint.

C'est parmi tous ces troubles que l'ame est en désordre et comme en délire, et qu'après s'être défendue des apparences, et avoir coupé, pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse subordonner aux foiblesses de l'amour, qui lui fait souvent pa-

(*) Qui speciosior se ipso est, debet habere suspecta bona sua.

roître des chimeres pour des vérités, et qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émue d'une passion violente, comme est la jalousie, puisse juger juste dans sa propre cause, et qu'elle puisse voir la lumiere parmi tant de ténebres dont l'amour lui offusque la raison. *Moise* avoit trouvé un expédient sur cela, sans que l'homme et la femme fussent eux-mêmes leur propre juges. Le Grand-Prêtre faisoit boire aux femmes accusées d'impudicité un grand verre d'eau très-amere, qu'on appeloit *eau de jalousie*. Il prétendoit par là guérir l'esprit des maris jaloux, en faisant paroître le crime par l'effet de cette *eau de probation*, qui devoit faire pourrir le ventre de la femme criminelle, ou conserver la santé de celle qui étiot innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, et je ne sais si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût être découvert par ces sortes de moyens,

Cependant l'ame agitée de diverses passions cherche toutes sortes de moyens pour se dégager des doutes qu'elle s'est fait. Alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de l'affaire. Elle observe et épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde ; mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'étoit ; et au lieu de le guérir, elle y apporte souvent la gangrene. C'est ce que nous ont voulu dire les théologiens Païens, par la fable qu'ils nous ont débitée ; savoir, que *Vulcain* ennuyé un jour des impudicités de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en présence de tous les Dieux qu'il croyoit lui être propices et favorables. Mais après avoir tendu des rêts pour surprendre *Mars* et *Vénus* ensemble, bien loin de guérir par là sa passion, il se l'accrut, et fut estimé infâme parmi les dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les dieux furent si scan-

dalisés de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du ciel, il tomba à terre, et se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux ; la vengeance se mêle avec la jalousie, et pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leurs femmes en découvrant leur secret amoureux, ils s'attirent la risée de tout le monde et une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur et son plaisir, et qu'un autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte que nous appelons *jalousie*, qui a l'amour pour pere, et qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange que les mêmes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine?

Cette jalousie est si forte et si puissante

puissante dans l'esprit de quelques hommes, qu'il y en a eu, suivant le rapport de *Tertullien*, qui, au moindre petit bruit que faisoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, appréhendoient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'est pas plutôt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve ausssi-tôt sa place : mais comme l'amour n'est pas entiérement banni, il s'y passe d'étranges désordres par tant de passions si opposées les unes aux autres : et si l'ame n'en est point détruite, elle ne doit assurément sa vie qu'au nombre de ses ennemis ; car d'un côté la haine glace le cœur où l'ame fait sa principale demeure ; elle y éteint presque les esprits, et y suffoque la chaleur naturelle : d'un autre, l'amour *le* brûle, et en y dilatant ses petites cavités, il en augmente les esprits et la chaleur. Pauvre cœur, que ce monstre de passion te fait souffrir ! C'est de ces passions contraires que

naissent la colere, les chagrins, la fraude, l'espérance, le désespoir, la joie, la tritesse, la fureur, la rage et puis l'envie de se venger aux dépens de sa vie et de sa réputation. Il y en a eu même qui ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort, comme fit ce roi de Maroc, qui, après avoir été défait en guerre, ne voulut pas que personne jouît de sa femme après sa mort; c'est pour cela qu'il la mit en croupe derriere lui sur son cheval, et que poussant vivement le cheval, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le rapporte *Jean de Léon.*

Mais n'allons point chercher les histoires de l'antiquité sur les effets de la jalousie, nous n'en saurions trouver de si notables que celle qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le seigneur de Castel-Novo, âgé de 67 ans, devint si éperdument amoureux de sa bru *Perrine de Harcouette de Saint-Jean-de-Morien*, que son mari et sa femme lui étant un grand

obstacle pour l'exécution de son premier dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille-de-chambre de sa femme. Mais comme l'amour et la jalousie sont exposés à mille accidens divers, le beau-pere trouva la mort où il pensoit trouver des plaisirs, car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein, lorsqu'il voulut prendre avec elle des divertissemens amoureux.

Comme rien n'est caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le scandale arrive, et par-là on publie souvent un crime caché, dont le malheur s'étend quelquefois aux successeurs. Si par hazard la personne jalouse vient à se reconnoître, lorsque la maladie est formée et qu'elle n'est pas incurable, elle a pourtant pour toutes ses peines la douleur et le repentir, qui sont les effets d'un amour déréglé, et la fin de la jalousie. Car par-tout où se trouve la jalousie, par-tout se trouve l'amour. Et comme la vie accom-

pagne toujours les malades et que la douleur ne touche jamais les morts, ainsi la jalousie n'abandonne jamais les amoureux et ne se trouve jamais où il n'y a que des froids et des indifférens.

Après avoir découvert la naissance, la cause, la nature et les progrès de la jalousie, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos d'en examiner présentement la différence et les effets.

L'expérience nous fait voir tous les jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, et qu'elle les modere avec tant de force, quand on s'est accoutumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner, s'il y a des hommes et des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en apparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie*; mais il sut si bien les étouffer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès

de la jalousie. *Jules-César* avoit tant de force sur son ame, que bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en userent *Auguste*, *Luculle*; *Antoine* et *Pompée*. Ces grands hommes qui avoient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, qu'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, et que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusqu'aux enfans qui ne les en raillassent.

Les femmes naturellement sont plus jalouses que les hommes, comme nous le prouverons ensuite; et ont quelquefois la même force d'ame dans de semblables occasions. *Sara* eut d'abord quelque légere jalousie de ce que son mari *Abraham* caressoit *Agar*; mais la raison vînt aussi-tôt au secours de sa passion, et

après l'avoir heureusement combattue, elle consentit que son mari fît des enfans à sa servante. C'est ainsi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce que'lle n'avoit point d'enfans de son mari *Déjotarus*, et agitée de quelque crainte de le perdre, consentit enfin qu'il en fît à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit et les réputeroit pour les siens propres.

Il n'en est pas de même des ames basses et rampantes : l'amour et la jalousie s'y font ressentir avec plus d'empire et y font paroître avec plus d'éclat le nombre des passions qui les accompagnent. Quand l'amour est arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en sont enivrés appréhendent tout ; un œillade les incommode, une conversation les importune, une promenade les inquiete, une collation leur déplaît, une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'éblouissent, les pieds chancelent, le corps trem-

ble. Ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages et les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres qui tiennent le milieu et qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur, et, comme parlent les médecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes, c'est-à-dire, que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies et par des rêveries continuelles; c'est de là que viennent les inquiétudes, les extravagances et même la folie et la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espece de raison, comme *Lépidus* sembloit en avoir, lorsque devenant malade, il en mourut.

Nous serons plus convaincus de ce que je dis, si nous examinons en particulier la jalousie dans l'homme

et dans la femme, et si nous cherchons lequel des deux est le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime est bien plus forte dans l'esprit d'une femme, que celle qui occupe l'ame d'un homme ; et bien que la femme soit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle est tellement hardie, quand elle est jalouse, que s'il est question de faire un crime, elle est beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle est naturellement plus foible, et que par-là elle a plus besoin du secours et de l'appui de l'homme, elle a aussi plus de crainte de le perdre quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle est plus constante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapitre précédent, elle reçoit aussi beaucoup plus d'impression par les mouvemens de l'amour et de la jalousie.

La lasciveté est encore une puissante cause de l'exès de cette passion; elle la presse plus que nous, et l'engage plus fortement à être plus jalouse En effet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, et dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle désire avec ardeur et le bien qu'elle pense lui appartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colere, et y demeure davantage, et alors la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qu'il peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie : il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ses propres enfans pour se venger de son mari; ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le raport de *saint Jérôme sur Daniel*, fit mourir *Béré-*

nice avec son enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, et puis elle s'empoisonna de désespoir. C'est cette passion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Ecclésiaste, que la *femme jalouse étoit la douleur du cœur de son mari, et les plaintes de sa famille.*

Les hommes en usent à-peu-près de la même façon, si ce n'est que la lasciveté n'a point tant de part dans leur jalousie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils appréhendent seulement qu'un autre ne ravisse le bien qu'ils pensent n'appartenir qu'à eux seuls; et dans cette noire pensée, ils se chargent d'une des plus cruelles passions de l'ame.

C'est la jalousie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que son mari *Hérode* ne pouvoit souffrir que l'on aimât sa beauté. C'est aussi la même passion qui obligea le mari de la belle Meuniere à donner du mal secret à sa femme, pour le communiquer ensuite à un Monarque

des plus illustres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles-lettres : et comme il ne put, ou ne voulut pas se venger sur sa personne royale, il se vengea sur le corps de sa femme, qui ensuite infecta le roi. Je ne saurois ici passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius* qui, après avoir baisé amoureusement *Pontiæ Postumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur; si bien qu'il arracha la vie à celle qui, entre ses bras, la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité, les hommes ressemblent bien aux cerfs qui, étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches ; aussi les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers qui la leur rongeoient incessamment. *François Taure* en avoit un gros dans la tête, selon que l'histoire d'Italie nous le rapporte, lorsqu'il se

pendit à Modene pendant que dans le dernier siecle *François Guichardin* en étoit gouverneur, parce que la courtisane *la Colere*, qu'il aimoit éperdument, toucha la main d'un gentilhomme qui jouoit aux échecs avec lui.

Mais s'il y a de légeres maladies que nous domptons par notre sage façon de vivre, il y en a une infinité d'autres qui sont périlleuses et même funestes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remedes. Ainsi la raison guérit les légeres jalousies; mais elle ne combat pas aisément les fortes ni les désespérées. Je ne sais si l'on eût pu guérir la violente maladie de *Procris*, que son mari *Céphale* tua pour une bête fauve, ni celle de *Thébé* et de *Luculla*. La premiere, au rapport de *Cicéron*, tua *Phérée*, son mari, sur un fort léger soupçon, et l'autre empoisonna son mari l'empereur *Antonius Virus*, parce qu'il aimoit *Fabia*.

Il

Il est donc vrai que les grandes ames savent, par la force de leur raison ; résister à la jalousie ; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainsi, sans la laisser entrer dans le logis, où, sans doute, comme un soldat ennemi, elle ruineroit son hôte. En effet, un homme prudent, selon la pensée d'*Aristote*, doit savoir l'honneur qu'il doit à ses parens, à sa femme, à ses enfans et à lui-même, afin que le rendant à ceux qui le méritent, il soit estimé juste et saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits et des médiocres, jamais la raison ne vient à leur secours. Ils se laissent entraîner à la violence d'une passion qui les agite, et n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, et que l'on ne sauroit aimer sans être jaloux.

CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie et l'enjouée.

NOUS avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, et qu'étant plus froides et plus humides, il étoit bien raisonnable que la nature les eût créées de ce tempérament ; parce qu'elles avoient été faites d'une autre matiere que nous, et pour d'autres usages. En effet, elles ont plus de part dans la génération et dans la perpétuité de notre espece que les hommes mêmes. C'est sans doute pour cette raison qu'elles sont ordinairement plus sanguines, ou plutôt qu'elles ne dissipent pas tant de sang que nous, et que d'ailleurs elles sont plus sujettes à des épanchemens périodiques, et à des regles de tous

les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge et la santé le permettent.

Mais comme leur tempérament est bien différent du nôtre, il n'est pas moins dissemblable parmi elles. Il y en a de sanguines, de bilieuses, de pituiteuses et de mélancoliques ou, pour mieux parler, d'humides de chaudes, de froides et de seches. Ces qualités ne sont pas ordinairement seules, elles sont accompagnées d'une autre qui ne leur est pas incompatible; ainsi les sanguines sont chaudes et humides; les bilieuses chaudes et seches; les pituiteuses froides et humides et les mélancoliques, froides et, seches. Or, de tous ces tempéramens, il n'y a que les sanguines qui peuvent servir à mon sujet; mais ce sont des tempéramens, sanguins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naissent des humeurs et des inclinations fort différentes. Car la femme sanguine-bilieuse, c'est-à-dire

la chaude et humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaie et badine, et la sanguine-mélancolique, c'est-à-dire, la chaude et humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique et sérieuse.

Le sang qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému et plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles et plus obéissans à l'ame, parce que la bile, qui, selon le sentiment des médecins, est la partie la plus chaude, la plus seche et la plus légere du sang, y sera mêlée d'une maniere à ne pas nuire à la santé: au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais et plus terrestre, et moins propre à s'agiter; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles et plus rebelles aux ordres de l'ame, parce que la mélancolie, qui est une liqueur la plus épaisse du sang, fera une bonne partie de sa masse.

Je ne prétends point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée, et qui sont véritablement folles, ni de ces autres mélancoliques froides et seches, qu'il faut incessamment pousser pour les faire agir; mais de ces mélancoliques qui ont le sang chaud et sec, et qui, selon l'aveu d'*Aristote*, et selon l'expérience même, sont des personnes sages et spirituelles: celles qui ont ce tempérament ne sont ni si tristes ni si mornes, que le peuple se le persuade: au contraire, elles sont gaies, enjouées par le sang qui domine dans leurs veines; mais à la vérité, elles ne le sont pas tant que les bilieuses.

Je ne prétends pas aussi parler de ces tempéramens de femmes fort sanguines, qui n'ont que sept ou huit jours de libres pendant un mois et qui sont sujettes pendant 20 ou 22 jours à des écoulemens ennuyeux, comme étoit mademoiselle de Ling.... qui

de plus sentoit le bouc dès l'âge de 12 ans, qui sont bonnes et pacifiques, et qui, dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides et hébêtées, mais seulement de celles qui n'ont leurs regles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites et enjouées, et qui, dans un âge décrépit, ont les sens aussi rassis que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, et ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques. Les unes et les autres sont de toute sorte de taille : il y en a de grandes, de médiocres et de petites : toutes deux sont belles ou laides, l'une et l'autre ont de grosses veines aux bras et aux mains, et du poil au

chignon du cou et le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, et leur a imprimé sur les joues et sur les levres le caractere de la cruauté. Leurs pomettes de joues sont rouges comme des roses, et leurs levres comme du corail ; elles sont au toucher fermes et un peu seches, et la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide et fade, ni le coloris du teint plâtré et dégoûtant.

Il n'en est pas ainsi des autres marques particulieres, qui distinguent les filles bilieuses-sanguines d'avec les sanguines-mélancoliques. Celles-là ont un sang plus délié et plus fluide : au lieu que celles-ci en ont un plus grossier et plus visqueux. Dans celles-là la bile se fait connoître par ses effets, c'est-à-dire, une portion du sang la plus chaude et la plus seche ; et dans celles-ci, la mélancolie, c'est-à-dire, une bile brûlée, et un sang épais, qui est beaucoup plus chaud et plus sec

que la bile , dont souvent elle est faite. Celles-là ont un feu qui brûle , comme dans de la paille; et celles-ci en ressentent un autre , qui est allumé dans leurs entrailles comme dans du bois verd , qui bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiere que l'autre , a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens que nous découvrons dans le corps et dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs , bien qu'elle aient toutes deux de l'embonpoint , cependant la bilieuse ayant un sang plus délié , plus actif et plus pétillant , et ses actions étant plus badines ; de plus , dissipant plus de sang que l'autre , elle doit aussi être plus maigre , et les regles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite, et encore en fort petite quantité : au lieu que les regles de la mélancolique coulent plus abon dammentpendant sept ou huit

jours et parce que le sang de celle-ci est plus épais et moins actif, que sa vie est plus sédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation; et d'ailleurs qu'elle dort d'avantage, ses actions doivent aussi être plus lentes et son embonpoint plus accompli.

Au reste, la bilieuse a ordinairement la tête petite et les cheveux blonds ou châtains; mais la mélancolique l'a un peu plus grosse et mieux faite, et son poil et ses cheveux sont noirs: et comme la sanguine-bilieuse est plus sujette que l'autre à tomber dans les foiblesses de son sexe par la force de son tempérament, les anciens Romains avoient accoutumé de dépeindre les courtisannes avec des cheveux et des perruques blondes, et les sages matrônes avec des noires: témoin *Pétrone*, qui, dans son histoire satirique donne des tresses blondes à *Lipéda*, à *Agrippine* et à *Poppée*, les trois plus grandes courtisannes de leur tems.

De plus, la sanguine-bilieuse a une gorge médiocre et des tettons fermes, qui ne se touchent point et qui semblent comme être collés à sa poitrine; mais la sanguine-mélancolique a une grosse gorge et ses mamelles dures se touchent et se baisent l'une l'autre pour nous marquer, ses inclinations secretes et amoureuses.

Si ces deux jeunes filles sont distingués par des signes essentiels que l'on observe dans leurs corps, elles ne sont pas moins différentes par les diverses passions qui occupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante et légere, hardie et enjouée, inquiete et inconstante; elle chante, elle danse, elle folâtre toujours, jamais en repos, toujours badine. L'amour paroît à découvert dans ses yeux et sur son visage, comme il est dans son cœur: enfin, c'est la sincérité même et la candeur. Que si un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer. Alors son feu est violent, mais il ne dure pas. C'est

un feu de paille, dont l'activité est bientôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément, et lui fait changer de dessein; de sorte qu'elle se fait autant d'amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se présente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans sa petite tête qui les arrête, et ils ne demeurent point où la raison réside. C'est ce qui la fait résoudre trop promptement, et juger avec trop de précipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir, elle n'envisage que le présent, qui passant fort vîte, n'est accompagné que de fort peu de ciconstances, aussi se repent-elle souvent de ses desseins, et se trompe presque toujours dans le commerce de la vie,

Toutes ces légeres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait

meilleure grace et moins de contrainte que l'autre : et quoiqu'elle soit fort enjouée et fort libre au dehors, elle est pourtant fort modeste et fort retenue au dedans. Ce n'est pas une gaîté de malade qui rit en mourant, et qui est un signe des ordures qui l'ont excitée. Sa joie et son enjouement marquent la tranquillité de son esprit, le repos de son ame, la sagesse et la vertu qui ne se lient jamais qu'avec l'innocence et la simplicité : et si elle est facile à persuader, elle est assurément fort difficile à prendre.

J'avoue que c'est un des malheurs du siecle de n'oser badiner sans que l'on s'en plaigne et sans que l'on en médise, comme si l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité, ces aimables personnes méritent nos respects. La naïveté de leurs actions nous charme, et la sincérité de leurs sentimens nous enchante. Les esprits du sang de cette jeune fille toujours

émue, enflamment son cœur par la vitesse de leurs mouvemens : ils échauffent son cerveau par le passage qu'ils y font avec précipitation : en un mot ils mettent tout son sang dans un mouvement précipité, ce qui est la cause de l'inconstance et de l'enjouement de la belle.

C'est donc son tempérament qui la rend légere, non vicieuse, gaie, non évaporée, simple et non stupide. Si par hazard elle s'attache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par considération et par obéissance que par sa propre inclination ; et comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'essence, jugez si l'amour, qui n'est qu'un enfant et qui se plaît toujours à badiner, n'augmentera pas son inclination enjouée ? Elle folâtrera même jusqu'entre les bras de son mari, quand elle se soumettra aux ordres que la nature lui a imposés pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne sera pas plus en repos que son ame, qui

pourtant ne s'égarera jamais par les plaisirs excessifs du mariage ; ses membres ne deviendront jamais immobiles, ni froids, parce que son cœur ne sera point navré par l'excès des contentemens amoureux : si sa voix est quelquefois chancelante, ses soupirs suffoquans, sa parole mourante et entrecoupée, il ne faut qu'en accuser l'amour qui la blesse, mais il ne la fait pas mourir. Sa légéreté naturelle qui ne lui permet pas de s'attacher fortement à son mari, lorsqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille sanguine-mélancolique a bien d'autres inclinations que celles-là. Son ame est bien plus constante et moins légere. Quand elle badine, c'est avec plus de retenue ; quand elle chante ou danse, c'est avec plus de modestie. Si l'amour paroît dans ses yeux et sur son visage, c'est d'une maniere forte et assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur,

et qu'il y loge comme dans son trône. Sa timidité naturelle ne l'oblige pas à s'engager si-tôt à la vue d'une personne qui lui plaît. Elle y pense long-tems avant que d'aimer. L'amour touche long-tems son cœur sans l'échauffer, et quand il l'échauffe par son feu, qui a de légers commencemens, elle en ressent insensiblement la chaleur qui croît toujours. Et quand ce feu est une fois allumé, ils est ardent et même violent; c'est un feu dans du bois vert et dans une matiere épaisse, qui ne s'éteint pas si-tôt. Il n'y a ni persuasions, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un effet de sa complexion qui la rend si constante dans ses desseins, et si résolue dans ses entreprises.

Son sang et ses esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur et sur son cerveau, que toutes les parties de son corps s'en ressen-

tent également. Le feu qui l'anime est dans une matiere si tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir consumée. De là vient qu'elle consulte avec raison, qu'elle raisonne avec prudence, et qu'elle s'abandonne avec discrétion. Elle se perd bien loin dans l'avenir, et y va chercher des plaisirs pour s'assurer de son bonheur qu'elle grossit toujours. Sa prudence la rend malheureuse. Elle est ingénieuse à se tourmenter. L'espérance la flatte et lui fait voir des voluptés excessives; ainsi elle trouve des plaisirs réels par la force de son imagination, qui ne sont véritablement qu'imaginaires. Les circonstances infinies de l'avenir embarrassent son ame amoureuse, et pour n'être point trompée, elle se feint des contentemens dans toute leur étendue. Son imagination vive est échauffée par le desir extrême de la jouissance. Son esprit même que j'ai nommé ailleurs intelligence, semble extrêmement emporté par les

émotions de son ame, qui est la partie spirituelle, la plus basse et la plus voisine des sens. Ses rêveries en amour sont extravagantes ; elles vont jusqu'à l'extase, d'où elle ne sortira pas si-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le démon se mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour causer quelque part du désordre, s'il en faut croire nos démonographes, ainsi l'amour se mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée, pour leurrer le beau sexe, sous l'espérance d'un bonheur ou de quelque grand plaisir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille est si violent, qu'elle tomberoit sans doute dans quelque désordre odieux pour son sexe, si la timidité et la crainte n'étoient de puissans obstacles pour s'opposer aux effets de sa passion amoureuse. Sa timidité naturelle est même une marque de son esclavage amoureux, et du trouble

qu'elle sent au-dedans. Et si elle paroît retenue, elle n'est pas innocente. Les ames les plus dissimulées sont celles qui sont les moins vertueuses, parce que le masque dont elles se couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles sont véritablement.

Si nous cherchons la cause de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons sans doute que son sang chaud et grossier, ses esprits bouillans et agités, sont la source de toutes ses passions : car son ame amoureuse, qui se sert de ses esprits enflammés pour l'usage de ses passions, les excite avec tant de force dans son cœur, qu'il en est lui-même fort ému et fort échauffé ; et puis le cœur agitant encore dans ses petites cavités ces mêmes esprits, les rend encore plus chauds et plus pénétrans, si bien qu'étant ensuite dardés avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ses petites fibres qui excitent l'imagination. C'est donc

: le moyen du feu du cœur, et
r la vivacité de l'imagination qu'il
fait une multiplication et un con-
urs d'esprits qui accablent, pour
si dire, le cœur et le cerveau de
te jeune personne. Il est vrai que
s parties se déchargent sur leurs
opres canaux de ce qui les trou-
e, sur les autres parties du corps,
principalement sur les parties na-
relles de cette fille, où ces esprits
nt une telle impression, qu'il n'est
s aisé de détruire, par la téna-
é de la matiere dont ils sont faits,
dont l'ame se sert pour exciter
s passions.

Si par hasard on parle de mariage
cette fille, alors tout est en trou-
e chez elle; elle devient rêveuse,
orne, chagrine, et plus timide
'à l'ordinaire. Ces désordres sont
es marques assurées que l'amour
it du ravage dans son cœur. Alors,
le désire avec empressement ce
'elle refuse avec crainte. Enfin,
l'amour l'emporte sur sa timidité,

et qu'elle consente à se jetter entre les bras d'un homme, sa timidité naturelle refusera toujours des faveurs qu'elle voudra bien laisser prendre, afin d'excuser son consentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces; et s'emparant entièrement de son cœur, la laissera foible et immobile comme un glaçon, faute de chaleur et d'esprits qui n'auront été précipités que dans ses parties naturelles, pour obéir aux ordres de la nature. Que si alors elle donne quelque marque de vie, ce n'est que par des soupirs et des sanglots entrecoupés; et son extase est si grande, qu'elle n'a pas même senti le commencement des voluptés qui l'ont causée.

C'est donc le sang et ses esprits qui étant de diférente nature, font la variété de la complexion de ces deux personnes; car s'il est vrai que les plus timides engendrent plus de sang et plus d'humeurs superflues, parce qu'elles aiment plus l'oisiveté et

repos, il sera aussi vrai de dire
'elles font plus de semence, et
e par conséquent elles sont plus
oureuses : témoin les lapines, qui
nt les plus timides des animaux
it aussi les plus amoureuses et les
s fécondes ; elles n'ont pas si-
mis bas qu'elles conçoivent une
refois, ou qu'elles ont déja conçu.
a est si assuré, qu'*Ovide*, qui est
maître en l'art d'aimer, a dit adieu
'amour si l'on bannissoit l'oisive-
et que *Théophraste* a défini l'a-
ur par *une affection d'une ame
esseuse*. C'est sans doute dans cet-
ue que deux fameux sculpteurs
l'antiquité, *Carracus* et *Phidias*
nt *Vénus* d'une même inclina-
par la posture qu'ils lui don-
ent ; car l'un la fit assise, et l'au-
lui donna une tortue sous ses
ls.

n'en est pas de même des gaies
les enjouées ; elles sont plus se-
s et n'engendrent pas tant d'ex-
nents ; elles n'ont pas le temps

de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour; si elles sont amoureuses, ellesne le sontqu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang, et dela multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjouées.

CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignît les deux sexes par des commandements séveres à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des désirs suffisants pour nous porter à aimer. Témoin *Adam* qui n'eut pas plutôt vu Eve qu'il en devint amoureux, et je pense que les ca-

resses qu'il fit à sa femme, furent les premières occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent, aussi bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve* de son côté n'en fut pas moins émue, sa flamme s'augmenta par le feu de son mari, et l'amour qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux comme il fait présentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclination de part et d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs; mais il se trouva dans la suite des temps des personnes si barbares et si inhumaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel et ses flammes innocentes par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles

que de haïr plutôt que d'aimer. La plupart sont d'une autre humeur, et ils se trouvent, si indispensablement obligés à aimer par une inclination secrette et naturelle, qu'ils cesseroient plutôt d'être qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion, elle aime naturellement; elle n'a qu'à voir un homme pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe; aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appelé un *animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matiere plus douce et plus polie que celle de l'homme, elle a aussi des parties plus mollettes et plus tendres. Son cœur est plus porté à la compassion que le nôtre, et sa pitié s'étend souvent j'usqu'à soulager nos langeurs, quand il y iroit même de la perte de sa réputation et de sa vie. Elle aura de la peine à voir un homme prosterné à ses pieds sans le relever aussi tôt, pour l'embrasser ensuite avec

des

des soupirs réitérés, ou des larmes abondantes, qui sont des marques évidentes de sa tendresse. Aussi nous avons remarqué ailleurs qu'elle aimoit avec plus de force et de constance que l'homme, et qu'il sembloit que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer; si bien que les historiens ne nous ont jamais parlé des femmes *misanthropes*, comme ils ont fait de plusieurs hommes.

D'ailleurs, l'envie déréglée qu'elles ont de se rendre immortelles par le moyen de la génération, est encore une puissante cause qui les oblige à aimer; et parce qu'elles ne sauroient engendrer seules, elles cherchent avec empressement un compagnon avec qui elles puissent se lier étroitement, et par la jonction de leurs feux, produire une étincelle qui soit la cause d'un autre feu qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'antiquité nous a

débitée, lorsqu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, et qu'elle a publié que ses dieux et nos hommes avoient fait leurs semblables, sans le commerce d'un sexe différent. Cela me paroît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours; lorsque je traiterai des incubes, pour désabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours et sans le mélange d'un sexe différent.

D'autre part, la femme étant naturellemment fort humide, elle engendrent aussi beaucoup de sang et de semence, dont souvent elle ne sauroit se débarrasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette derniere humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au rapport de *Galien*, il a fallu user d'artifice et de remedes à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les debarasser de cette matiere importune. C'est cette semence qui

leur cause tant de maux quand elle est retenue ou corrompue dans ses réceptacles et dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raison, et qui contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant bouillonner, rend les femmes froides, stupides et même extasiées ou emportées, hardies, et maniaque. Enfin, c'ets elle qui rend quelquefois leur corps tremblant et convulsif; si bien que la nature, qui par un instinct secret leur a montré un remede assuré pour leurs maux, leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme : et c'est cette union qu'elles cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aimer.

Au reste la passion d'aimer ne seroit pas sans doute si violente, si la

nature n'avoit établi dans les caresses des femmes avec les hommes des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptés par la sensibilité des parties nerveuses et naturelles de la femme, et si elle n'avoit continué ces mêmes plaisirs hors des embrassements amoureux; car quand il est question d'aimer, la femme a une imagination si vive et si obéissante aux ordres de l'amour, que souvent ses parties amoureuses sont échauffées, et plus irritées dans l'absence que dans la présence même d'un homme. Ainsi la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encore la femme qui est foible de son naturel, et qui, selon le sentiment de *Platon*, pourroit être mise au rang des animaux irraisonnables, n'envisage souvent que la

volupté pour l'unique but des embrassements amoureux. Son action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans son esprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom ; et comme le plaisir est opposé à la douleur que la nature abhorre extrêmement, la femme ne considere la volupté dans ses caresses amoureuses que comme l'unique remede à ses maux.

Enfin, elle a encore une rason aussi civile que naturelle qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite aussi foible que timide, c'est pour cela qu'elle est contrainte de chercher ailleurs que dans soi-même de la force pour se défendre contre ses ennemis, et de l'appui pour se soutenir dans les occasions. La soumission qu'elle fait paroître dans l'action amoureuse, et la foiblesse de sa taille, marquent assez qu'elle a besoin du secours et de l'appui d'un homme : ajoutez à cela qu'elle a un esprit fort léger qui demande de

la prudence pour être utile à quelque chose. C'est une girouette qui tourne au moindre vent, et qui seroit sans doute emportée par la tempête, si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes pour gouverner des royaumes entiers que la loi a fait tomber en quenouille, et qu'autrefois les Amazones, qui entreprenoient des guerres sanglantes et qui en rapportoient d'heureuses victoires, n'étoient ni foibles ni timides, car l'expérience de tous les jours nous fait voir qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reines d'un grand pays, ne gouvernent ordinairement que par l'avis des grands de la nation; et quoi que M. *Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazones, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de vivre, ni à nos tempéraments, la force et la hardiesse

n'étant attachées naturellement qu'aux hommes, dans nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide et plus foible que nous, et qu'elle a aussi des inclinations plus fortes que nous à aimer: et puisqu'elle a pris naissance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, et que tout retourne, selon l'ordre de la nature dans le lieu d'où il est sorti, il est bien raisonnable que la femme aime l'homme, et qu'elle se joigne naturellement à lui, pour se remettre dans la place qu'elle occupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui est pas difficile d'aimer une femme qui l'aime: on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à aimer. Ce sont des mouches qui se prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaisance la rend soumise. Faites ce qu'elle veut, c'est la gagner avec

un peu de peine. Mais l'assiduité que l'on a auprès d'elle la rend esclave, car comme elle est de la nature des enfants qui aiment toujours à badiner quand ils en trouvent l'occasion, ainsi quand la femme manque de jouet pour s'ébattre, souvent elle cesse d'aimer. Enfin la pudeur lui étant quelque chose de naturel, elle désire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner. En vérité, un homme timide ne s'accorde guere alors avec la timidité d'une femme, il faut qu'il l'attaque hardiment, et qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement, puisque l'amour est l'argent de l'amour, et que dans le pays amoureux l'on ne change jamais de monnoie. Mais il est très-difficile de se conserver l'estime quo l'on s'est acquise auprès d'une belle; car si se conserver les bonne graces dépendoit de la nature, qui agit toujours réguliérement, je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver

que de se les acquérir ; mais comme il ne dépend que du caprice et de la légéreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent, et même quelquefois dès le moment que nous les avons acquises.

L'orgueil et la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte. Elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas. Il leur semble que leur regne est éternel, et qu'elles seront toujours belles, agréables et maîtresses, comme elles étoient autrefois : mais l'homme qui aime naturellement sa liberté, a de la peine à se soumettre long-temps à une belle ; comme cette soumission lui ôte un peu de son droit, il s'échappe quelquefois, il se dérobe ; et ce qui pis est, il se dégoûte d'une même personne : ainsi il déplaît à la belle, qui le chasse comme un perfide et un inconstant, et comme indigne de son amour.

Dailleurs, la femme qui aime beau-

coup est fort impatiente; elle voudroit que sa passion fût assouvie dès qu'elle la presse; et si un homme épuisé, qui ne l'aura misse qu'en appétit, s'absente pour se rétablir de ses langueurs, tout est perdu. C'est *Poppée* qui s'alarme de l'absence de *Néron* ou *Agrippine* de celle de *Creperius Gallus*. Enfin, ce sexe ne veut point d'absence, autrement il s'offense et il se plaint. Toujours badiner et caresser, c'est son affaire: si l'on n'est pas assez prompt à lui accorder tout ce qu'elle demande, l'inquiétude la prend, l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son amant, qui d'ailleurs, lassé du caprice et de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer; et pendant que sa pudeur couvre sa

passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes et déliées, qui aiguisent son imagination, et qui la rendent plus amoureuse qu'elle nétoit auparavant. Dans cette fougue de passions, elle n'est plus à elle-même : quoi qu'il en coûte, elle veut être satisfaite. Et si un homme veut alors se servir d'elle comme de remede, ou qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'âge, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui, on s'en lasse, on s'en dégoûte, et l'on cherche ailleurs un autre, qui par la nouveauté s'acquittera mieux de son devoir; mais qui quittera enfin la partie par les épuisemens excessifs qu'il souffrira avec cette femme amoureuse.

La jalousie suit de bien près son infâme volupté; elle pense qu'on est toujours prêt à satisfaire sa passion; et quand on ne l'est pas, elle

s'imagine que l'on fait ailleurs des débauches, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir son Amant, qu'elle ne murmure, qu'elle ne se plaigne, et qu'elle ne devienne triste, morne, chagrine et insupportable. Elle voudroit toujours assujettir un homme auprès d'elle, et le tenir toujours en prison. Mais comme il ne peut long-temps souffrir ses chaînes et son esclavage, il s'échappe, il fuit, il cherche ailleurs de quoi se divertir. Alors la jalousie augmente, souvent elle se change en rage et en désespoir, et alors on trouve la belle plutôt disposée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'est plus aimable, c'est un démon visible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur présentement.

Enfin, son opiniâtreté est sans exemple. On n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantements ordinaires, cachoit tous les défauts de cette femme, on se laisseroit

laisseroit surprendre à ses artifices; mais comme sa passion est trop violente pour feindre, on dessille enfin les yeux, et l'on s'ennuie d'être esclave d'une belle qui est si capricieuse et si incommode, et quoi que l'on ait pu faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bourrue et si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espece de vertu, elle est vicieuse, et les circonstances qui l'accompagnent ne la rendent pas aimable. Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-temps se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts : et comme la plupart des femmes approchent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il est plus difficile de se conserver les bonnes graces d'une femme, que de se les acquérir.

CHAPITRE XII.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

Souvent il faut un siecle entier pour faire naître une belle personne, parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, et de tant de conditions différentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il est bien difficile qu'elle y réussisse. Souvent l'ame des parents n'est pas toujours dans des dispositions convenables, et la matiere dont les hommes sont faits, n'est pas toujours flexible pour lui obéir ; si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps ; mais en-

core dans la santé, dans la jeunesse et dans l'embonpoint, qui rendent la beau polie et blanche, et outre cela quelques parties du corps vermeilles comme du corail rouge. La bonne grace est encore tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, et principalement du visage et des yeux, qui sont les truchements de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace qui faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'est point parfaite si l'ame n'a ses agréments, et si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajetan* et le Philosophe *Socrate*, les plus laids hommes du monde, surent si bien embellir leur ame par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer de ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardés que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps et de l'ame, qui, procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire.

Elle attire promptement nos yeux, et en même temps, par une tyrannie secrette, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionées du corps, comme nous l'avons dit au Chap. 11 de ce Livre; mais elle paroît principalement dans le visage et dans les yeux, où l'ame se représente elle-même, et où la beauté a établi son trône; aussi les Peintres n'ont accoutumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abregé de tout l'homme, et que c'est par là qu'en distinguant ses traits, nous connoissons les différences des hommes.

Cette beauté ne se conserve ni par des voluptés excessives, ni par des contentements réitérés: au contraire, elle en est ternie et souvent effacée. Le feu flétrit une belle fleur

et en détruit l'éclat, il n'y a que la
fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-
temps conserver sa beauté; il en
est de même d'une belle femme,
que le feu de la concupiscence des-
seche peu à peu, au lieu que la
tempérance la conserve long-temps
dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu depuis
le commencement du monde jusqu'à
présent tant de crédit dans le com-
merce des hommes. Elle nous en-
traîne en depit de nous, quelque
forts et quelque constants que nous
soyons, si bien que nous sommes aus-
si-tôt vaincus par l'approche d'une
belle personne que nous sommes
forcés à aimer, si elle est de notre
sexe : mais si elle est d'un sexe dif-
férent au nôtre, la nature, par des
flammes secrettes qu'elle a excitées
dans notre cœur, nous y entraîne
avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous
sommes naturellement portés à ai-
mer la beauté, puisque, selon le

rapport des Poëtes, les Dieux qui ne combattirent jamais entr'eux pour qui que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté *d'Hélene*. Les Déesses ne furent pas plus d'accord qu'eux snr ce même sujet, et jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir, si *Pâris* n'eut décidé là-dessus, et s'il n'eût prononcé en faveur de *Vénus*, comme étant la plus belle et la plus agréable des trois Déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse et masquée dont je prétends parler ici. L'artifice ne convient point à un beau visage; et si la nature lui a donné quelques agréments, le fard efface et ternit ce qu'il y a de plus beau et de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau et le meilleur; les mouches à miel, qui nous donnent une si agréable liqueur, ne nous paroissent pas si belles que les cantharides, qui par

leur faux brillant, cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles, si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée et apparente que nous voulons aimer; c'est cette beauté simple et naturelle, qui de l'ame se communique au corps; et qui nous charme si fort quand nous la regardons de fort près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature et dans ses effets, voyons maintenant ce que c'est que la complaisance, et puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes, que si elle en étoit bannie; toutes les conversations deviendroient des disputes et des querelles; au lieu de la douceur et de la franchise, dont la nature nous a fait présent, nous n'aurions parmi nous que de la flatterie et des déguisements. Sans l'art de plaire, tout seroit confusion dans la société des hommes. La com-

plaisance est une *charité civile*, qui loue sans flatter, qui corrige sans offenser, qui guérit sans blesser, et qui ôte l'amertune des remedes, sans en détruire la vertu. C'est elle qui encourage les timides, qui enseigne les ignorants, qui releve les scrupuleux, et qui fortifie les foibles. Le jugement et la discrétion ne l'abandonnent jamais : elle est sage dans ses entreprises, avisée dans ses paroles, prudente dans ses desseins, franche dans ses actions, égale dans ses pensées : enfin, c'est une vertu secrette qui charme les cœurs des plus grands et des plus petits esprits. Je puis la comparer à un aimant qui attire le fer, quelque résistance qu'il fasse : je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les esprits les plus grossiers. Elle n'est ni aveugle ni muette, comme quelques-uns l'on dit; elle a des yeux pour remarquer les vertus et les vices, et une langue pour louer sans flatterie et pour blâmer

sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui convient bien aux deux sexes, mais principalement à celui qui est le plus beau. Elle le rend amoureux sans crime, libéral sans prodigalité, et complaisant sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui sont complaisantes de la sorte, et c'est cette complaisance que j'ai dessein de mettre en parallele avec la beauté, pour savoir laquelle des deux nous charme et nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance dont je veux m'entretenir présentement. Elle a un art qui trompe agreablement, qui charme et qui empoisonne en même temps tout le monde. C'est une agréable meurtriere dont les blessures nous plaisent et nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits et du peuple : témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des prophetes flatteurs et complaisants ; mais aussi qui en fut

trompé dans la suite. L'expérience nous fait voir que les faux complaisants nous flattent pour nous détruire, et qu'ils ressemblent à ceux qui chatouillent les pourceaux sur le dos pour les jetter à terre et pour les tuer ensuite. C'est cette complaisance trompeuse qui fait la guerre à la vertu, qu'il blâme avec les médisants, et qui pallie le vice avec les impies et les débauchés. Elle dit que la témérité est un grand courage, que l'avarice est une économie, que l'effronterie est un bonne humeur, que l'éloquence est un babil, que la modestie est une stupidité, et que la franchise est une insolence. Ce fut cette complaisance qui fit prendre au lâche *Sardanaple* des habits de femme pour converser avec elles; et qui obligea *Hercule* à laisser sa massue pour prendre une quenouille, à la persuasion d'*Omphale.* Ces foiblesses furent sans doute la cause *qu'Héliogabale* fit un édit contre les lâ-

ches complaisants, par lequel il ordonnoit qu'ils fussent attachés à une roue, qui auroit un de ses rayons en l'eau, et qui tourneroit de la sorte, pour nous montrer par-là l'inconstance et la mollesse de leur vie.

Si *Agrippine* eût été traitée de la sorte pour l'infame complaisance qu'elle eût pour *Bassianus*, elle eût assurément souffert un supplice proportionné à son crime: l'eau où elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de sa concupiscence, qu'elle fit plutôt assouvir qu'éteindre par les caresses de son propre fils. En vérité, cette sale complaisance est bien représentée par de foibles roseaux qui plient à tout vent, et qui croissent dans la boue, car elle est la nourrice des vices, comme la concupiscence est la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits esprits qui se laissent corrompre par cette basse complaisance. Les sages se moquent

de ses souplesses et méprisent ses finesses, ses inégalités et ses trahisons. Ce fut cette funeste complaisance qui fit pécher notre premiere mere, et qui entraîna *Adam* dans les désordres dont nous sentons aujourd'hui les effets.

Ce n'est donc point de cette sorte de complaisance dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude et fade, que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace ni les qualités de l'ame qui font presque l'essence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainsi établi, il me semble qu'il est aisé à cette heure de se déterminer sur la question proposée, savoir si la belle nous charme plus que la complaisante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer; mais si cette beauté est accomplie par le mêlange de la bonne grace et des belles qualités de

l'ame, dont nous avons parlé ci-dessus, il n'y a ni charmes, ni enchantemens qui soient plus violents que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, et leur beau visage, avec les autres parties de leur corps proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté : mais si un je ne sais quoi qui nous plaît, et qui accompagne leurs actions et le mouvement de leurs corps, est inséparable de leur beauté ; et que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs passions, c'est-à-dire. qu'elles soient vertueuses, prudentes, discretes, constantes, fidelles, complaisantes, en un mot, qu'elles soient sages ; nous sommes alors obligés à les aimer, et par raison, et par une pente secrete que la nature nous a communiquée. J'avoue qu'il n'y a point au monde de filtres plus violents, ni d'enchantements plus forts que cette beauté parfaite. Témoin la belle *Thessalienne*, qui passoit pour sor-

ciere dans la province où elle étoit, et qui ne passa pas pour telle dans l'esprit d'*Olimpia*, bien qu'elle eût ensorcelé le Roi *Philippe*, son mari. Cette Reine connut bien que sa beauté, sa bonne grace, sa douceur et sa complaisance étoient les seuls filtres dont elle se servoit pour charmer les hommes et ceux dont elle avoit usé pour enchanter son mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualités médiocres, cela suffiroit pour nous entraîner et pour nous forcer à les aimer. Elles ménageroient nos inclinations, feroient pencher notre volonté du côté qu'il leur plairoit, et par une tyrannie secrette et aimable, elles s'empareroient de notre cœur et séduiroient notre raison, quelque résistance et quelques efforts que nous puissons faire. C'est une puissance naturelle, à laquelle nous ne pouvons résister; nous en sommes même convaincus dans la fuite et captivés dans l'absence. Mon Dieu! quelle force est-

ce-là qui nous entraîne si puissamment, et qui fait même agir nos parties amoureuses, sans que nous ayons le pouvoir de les arrêter? je veux dire que nos parties naturelles, quelques impuisantes à l'amour qu'elles puissent être, obéissent à cette beauté qui, nous frappant l'imagination, nous embrase le cœur, nous échauffe le sang, nous enflamme nos parties naturelles, et qui par l'abondance des esprits qui y sont portés, les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eût eu ces charmes, elle n'eût pas donné à son mari *Lucrece* une boisson pour être aimée: car au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucrece* en devint si fou qu'il se tua de sa propre main. *Cesonnie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit aussi de cette beauté enchanteresse, puisqu'elle donna à son mari un bréuvage, qui, au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage et de la fureur. Des boissons

qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, et par-là sont opposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs; au lieu que les remedes dont nous parlons sont naturels, et ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisance n'agit pas comme la beauté parfaite, ses charmes sont plus lents et ses attraits ne nous emportent pas avec tant de vîtesse et de précipitation. Bien qu'elle ne soit accompagnée que d'une médiocre beauté de corps, et d'un je ne sais quoi qui est inséparable de ses mouvements, et qui fait agir les femmes d'une maniere qui nous plaît, cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du temps pour aimer une femme complaisan . On observe ses actions, on regarde ses mouvements, on considére son humeur: et comme elle a quelque rapport à la nôtre, nous nous lais-

sons aisément aller à ce qui nous ressemble, et nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons décrit: d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ployer notre volonté et nous attire avec violence. Notre sang en est promptement ému, nos esprits fortement agités, notre imagination vivement frappée. et nos parties naturelles, quelque foibles et quelques vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature leur a prescrit

Mais comme la belle et la complaisante ont chacune des qualités particulieres qui charment; que la premiere nous éblouit à sa premiere vue, et que l'autre nous enchante après l'avoir examinée de près; les sentiments se trouvent partagés sur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne se prennent que par les yeux du corps, seront assurément pour la belle; mais ceux qui sont

surpris par ceux de l'ame, préféreront toujours la complaisante à la belle ; car la beauté étant une qualité passagere, ne peut pas toujours plaire ; au lieu que la complaisance, étant une qualité permanente, et s'augmentant toujours à force de vieillir, les personnes sages et posées auront sans doute plus d'estime pour la complaisante que pour la belle, pourvu que celle-là ait quelque espece de beauté. Mais si la belle est accompagnée de la complaisance, comme nous en avons fait le portrait ; qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui sera seulement complaisante, et qui manquera de ce qui est ordinairement inséparable de la beauté?

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent sottement persuader, ni de plus étourdis que ceux qui font les séveres et les scrupuleux. PÉTRONE.

Fin du second Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES

Contenus dans le tome second.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.



Fin de la Table du tome second.

